

Erik DIETMAN

Revue de presse (extraits)



galeriepapillonparis.com
contact@galeriepapillonparis.com
13 rue Chapon 75003 Paris
+33 (0)1 40 29 07 20

L'ŒIL DES EXPOSITIONS ÎLE-DE-FRANCE

Paris-20^e

CÉRAMIQUES DE TOUS LES POSSIBLES

Espace Monte-Cristo – Jusqu’au 17 décembre 2023

EXPÉRIMENTAL Voilà déjà quelques années que l’on constate l’engouement des artistes contemporains pour la céramique, la cause est entendue. L’exposition de la Fondation Villa Datris à Paris, qui réunit plus d’une cinquantaine d’œuvres de 41 créateurs français et internationaux, en est une illustration assez éloquente. Hybridation de la terre avec d’autres matériaux, éclatement des couleurs et des textures, profusion de formes inspirées de la nature, recours à l’impression 3D ou au détournement d’objets du quotidien : la diversité des possibles est bien au rendez-vous. À tel point que la recherche d’expérimentation prime parfois sur l’aspect poétique ou sensible. La taille conséquente de plusieurs pièces, tel ce vase de Barthélémy Toguon en porcelaine émaillée de deux mètres de hauteur, prouve aussi combien l’art céramique s’est désormais affranchi de l’objet décoratif pour flirter avec la sculpture et l’installation. Dans ce registre, on apprécie les bourgeons proliférants de Safia Hijos composés de 1 300 éléments en grès modelé et émaillé, les subtils biscuits posés sur l’eau, entre oursins et coraux de Sophie Lavaux ou l’impressionnant buste féminin lacéré d’Anne Wenzel. L’humour est aussi présent avec ce service à thé éventré d’Erik Dietman ou la fontaine d’Elsa Sahal présentée dans le jardin intérieur et constituée d’un empilement de seins surmonté d’une vulve. En sortant de l’exposition, on se dit que le titre de cette sélection est presque trop prosaïque, tant il évoque plutôt un bel appel d’air. — **MATHIEU OUI**

⊕ « **Toucher terre. La sculpture céramique** », Espace Monte-Cristo – Fondation Villa Datris, 9, rue Monte-Cristo, Paris-20^e, fondationvilladatris.fr

“Enchanter la Terre”, Barbara Polla, in Art Critique, 11 avril 2023

Par **Barbara Polla** Publié le 11 avril 2023 à 13 h 58 min



Comme chaque année depuis dix ans, l'historienne de l'art Patricia Laigneau ouvre début avril au Château du Rivau une nouvelle exposition d'art contemporain, présentée avec une partie de ses collections permanentes, cette année sur le thème « Enchanter la Terre », afin d'intégrer l'exposition dans le thème annuel de la région, à savoir « Centre-Val de Loire, Terre de création ».



L'exposition rassemble une quarantaine d'artistes « qui tissent les liens entre le double sens du mot terre, territoire, paysage culturel inspirant et la Terre, planète, lieu de vie », écrit Patricia Laigneau dans le catalogue qui accompagne pas à pas l'exposition, y compris dans le parc : l'image de couverture est d'ailleurs un pastel de Julien Salaud qui représente le cèdre – le cèdre centenaire et les branches qu'il a perdues en raison du changement climatique. Julien Salaud, en virtuose du dessin, redonne vie à ces branches disparues, en en dorant l'absence...Les préoccupations écologiques des artistes, dont on sait combien elles sont profondes, s'expriment ici librement, entre amour de la terre et solastalgie, entre aveuglement volontaire (Sarah Battaglia et son *Chevreuil blanc*, 2023) et admiration (Gloria Friedmann, *La Matrix*, 2013), entre inquiétude et colère.



Au titre de la colère, l'œuvre singulière de l'artiste stambouliote Mimiko Türkkkan est peut-être la plus étonnante : Mimiko Türkkkan a décidé de confronter sa petitesse d'être humain à l'immensité de la Terre. Colère parce que son pays a brûlé et que si les incendies résultent de processus naturels, ils sont aussi liés à l'anthropocène. On distingue parfois à peine l'artiste au milieu de la forêt calcinée, frappant la terre sèche et craquelée, tentant vainement de lui redonner une vie de terre – de « réenchanter » cette terre. On entend les coups qu'elle donne, mais leur son se perd dans le vent. Techniquement, l'artiste se positionne et frappe en « ground & pound » mais en réalité, broyer le sol à poings nus est impossible. *Earth Fight* nous offre ainsi une vision à la fois désespérée et courageuse de la frivolité de nos combats singuliers, face à la terre et la nature. Cette œuvre formidable, présentée telle un tableau ancien encadré d'or dans un cabinet de curiosités, nous rappelle que nous sommes tous des passagers sur cette terre – alors que la majesté de la nature est invincible. *The Rose of Destruction* de Gilbert and George (1980) ne nous dit pas autre chose : elle aussi parle de la disparition de terres fertiles.



On trouve également dans l'exposition des œuvres classiques de Max Ernst (Max Ernst qui vécut tout près) et de Dorothea Tanning son épouse, d'Erik Dietman, de Calder (*Kakemono*, gouache, 1971) – et des hommages à ces œuvres historiques telle la « réplique » de Laurent Pernot (*Hommage à Calder*, 2023), en marbre et en bois. On y découvre encore Aube Elleouët, la fille d'André Breton, et ses collages forcément surréalistes – Aube Elleouët qui depuis des décennies crée dans cette même région, près d'un autre château, dans son discret atelier de Saché.

Une autre merveille des expositions au Château du Rivau, outre les jardins et les œuvres en extérieur, c'est la littérature. Car d'éminents écrivains vivent tout près et on les retrouve parfois au détour des salles – Muriel Barbery, Jean-Marie Laclavetine... La poésie est ici présente partout, en mots comme en images, gravée dans la terre qui ne demande qu'à nous enchanter à son tour. Alors, si vous avez *Une heure de ferveur* et que vous vous intéressez à *La Vie des morts* comme à l'art des vivants, rendez-vous au Château du Rivau.

“Pliages, cartes postales et jeux de mots”, Patrick Javault, in The Art Newspaper, 23 décembre 2023



THE ART NEWSPAPER

Pliages, cartes postales et jeux de mots



Vue de l'exposition « Erik Dietman : Je n'ai pas vraiment de langue ni de style, tout ce que je fais sort de mon moi à moi, mois après mois » Photo : Grégory Caprial. Courtesy Galerie Papillon.

Erik Dietman : Je n'ai pas vraiment de langue ni de style, tout ce que je fais sort de mon moi à moi, mois après mois

Bien que s'ouvrant sur trois fragiles colonnes surmontées chacune d'un crâne sur lequel un corbeau s'est posé, cette nouvelle exposition d'Erik Dietman est une explosion de joie. D'ailleurs, si les têtes de mort se retrouvent dans les dessins de petit ou de grand format (mais on y voit aussi des sexes et des sourires), c'est sans apprêt et sans drame, comme une manière naturelle de vivre avec nos peurs. Au cœur de l'exposition figure un genre de grand œuvre *Opus, Oh puce, aux Puces*, composé de 280 dessins double face, succession d'idées, d'inventions, d'obsessions peut-être aussi, qui montrent une pensée d'artiste au travail. Dans les dessins de grand format, se mêlent expérimentations avec l'eau ou la fumée, mélange des styles, des genres, esprit d'enfance, attrait pour les mythes et traits d'humour : comme un grand recueil d'humeurs, de sensations, et d'expériences. Bien sûr, une exposition de Dietman n'est pas concevable sans quelque machine à faire jouer les mots comme cette fois, une *Presse à steak aztèque*.



Les jeux de maux d’Erik Dietman

La mort, l'érotisme et l'humour traversent l'œuvre de l'artiste rabelaisien exposé à la Galerie Papillon à l'occasion du 20e anniversaire de sa disparition.

Paris. Il n'y avait bien qu'Erik Dietman (né à Jönköping en Suède en 1937 et décédé à Paris en 2002) pour pouvoir imaginer des toilettes à l'assise cubique ! Elles sont le sujet mis sur le trône de l'un des 140 dessins exécutés sur papier en recto verso (soit 70 feuilles) de la suite « Opus, Oh puce, Aux Puces » réalisée par l'artiste entre 1992 et 1998, sur une proposition d'édition, à l'époque, de Jean-Noël Flammarion.

À l'occasion du 20e anniversaire de la mort de Dietman, Claudine (sa femme) et Marion Papillon ont décidé d'exposer cet ensemble, muséal, encore jamais montré. Ou plus exactement pas sous cette face, car les galeristes avaient présenté les pages impaires de ce cahier au Salon du dessin contemporain Drawing Now, en mai dernier, alors qu'elles ont ici choisi les pages paires, que l'on peut évidemment retourner selon l'envie et dans lesquelles se retrouvent les grands thèmes de l'artiste. À l'exemple de la mort, très présent dans cette sélection. Ainsi, un grand dessin intitulé *Kosovo*, une des rares œuvres de Dietman inspirées par l'actualité, montre une mère un filet de sang coulant de sa bouche, son enfant mort dans les bras. Tandis que trois sculptures totémiques en bronze superposent chacune, au sommet d'une sorte de branche, un crâne et un corbeau [voir ill.]. Elles faisaient partie des éléments d'une grande installation montrée au Mamac de Nice au printemps 2001 et au Centre d'art de Tanlay (Yonne) l'été de la même année, peu de temps avant le décès de son auteur. La mort enfin apparaît dans six dessins érotiques rassemblés dans une salle au premier étage que Claudine Papillon a baptisée « *un petit enfer* » selon la terminologie du XVIIIe siècle qui désignait ainsi des livres ou objets à caractère licencieux. « *L'idée d'enfer plaisait beaucoup à Erik. Il préférerait y aller, disait-il, car tous ses amis devaient l'attendre là-bas – [Roland] Topor, [Bernard] Lamarche-Vadel... – dont le genre de vie ne les prédestinait pas au paradis* », indique-t-elle.

Télescopes surréalistes

L'érotisme, récurrent dans l'œuvre de Dietman, jalonne ici le parcours, notamment dans l'ensemble « Opus, Oh puce, aux Puces » avec l'évocation du sexe féminin, et du sexe masculin qui rôde, gaillard, à proximité. Au fil des œuvres on retrouve aussi l'autoportrait – à propos duquel Dietman disait que lorsqu'on n'a plus rien autour de soi, pas même un paysage, il y a toujours un miroir –, les télescopes surréalistes et bien sûr la poésie et l'humour (souvent noir), héroïques destriers de cet artiste érudit, raffiné, rabelaisien, truculent, fulgurant, provocateur, généreux, drôle, œnophile, fin cuisinier, jongleur d'images et créateur d'appels d'air.

Entre 3 000 euros pour les plus petits dessins et 230 000 pour « Opus, Oh puce, Aux Puces », en passant par 38 000 euros pour la sculpture en bronze et bois (exemplaire unique) intitulée *L'inventeur de l'œuf rond*, les prix restent raisonnables. Ils s'expliquent en partie par le fait qu'Erik Dietman, certes singulier ainsi qu'il se revendiquait – « *Déjà tout seul c'est difficile, alors pourquoi se mettre avec d'autres personnes* » – n'a pas (encore) eu la reconnaissance (qu'il mérite) d'une grande institution.

Erik Dietman, Je n'ai pas vraiment de langue ni de style, tout ce que je fais sort de mon moi à moi, mois après moi,
jusqu'au 14 janvier 2023, Galerie Papillon, 13, rue Chapon, 75003 Paris.

ERIK DIETMAN L'AMI DE PERSONNE, 1992-98

L'un des rares exemples de sculpture publique par Erik Dietman est un cas à part – et sans doute un autoportrait.

■ C'est l'un des plus beaux titres qui soient. Un oxymore, à la fois tellement accessible, dans les mots simples qu'il rapproche, et si chargé d'affects qu'il serre le cœur, quand on l'entend vraiment. Une possible expression de solitude extrême. Or, à voir la sculpture, ce n'est pas d'emblée à cela que l'on songe. À quoi songe-t-on, ça n'a rien d'évident, alors autant ne pas songer, juste aller voir de près. Une forme massive, incertaine, fantomatique, des contours mouvants, un épiderme changeant, une présence forte, non liée à son seul poids (deux tonnes), une dégaine, un geste de la paluche gauche, et sous le capuchon pointu (?), une expression indéchiffrable. Rien pourtant de menaçant. La découvrirait-on au fond d'un bois, d'une grotte, dans un jardin italien de la Renaissance, on n'aurait pas peur. La créature n'a d'ailleurs pas l'air plus rassurée que nous.

INTELLIGENCE D'OGRE

Erik Dietman (1937-2002), sculpteur, mais aussi dessinateur et peintre suédois, s'est installé en 1959 en France, où se déroulera l'essentiel de sa carrière. Il aime écrire, les mots, la poésie. Son goût pour la langue française lui inspire des titres ludiques, rabelaisiens, provocants (*La Naissance de Pénus*, 1984; *Sans toi la maison est chauve, style minimal art brut*, 1991). Celui-ci est, comme l'œuvre qu'il désigne, atypique. Et pourtant, caractéristique de son art, mais sur un mode contradictoire. Le plus souvent, il s'agit de dépense, effusion, excès. Cette fois, c'est encore affaire de justesse, mais dans la sobriété. Une finesse, intelligence d'ogre.

C'est l'un des meilleurs exemples de sculpture publique que je connaisse – alors qu'à l'origine, elle n'avait pas été conçue pour cela. En 1994, la rétrospective Dietman du Musée national d'art moderne à Paris doit comprendre plusieurs œuvres monumentales en bronze, entreprises durant les mois qui précèdent. La sculpture principale de *L'Ami de personne*, près de quatre mètres de haut, est accompagnée d'un tout petit personnage qui lui fait face, muni d'une

écumoire qu'il tient en diagonale, pour se protéger du géant ou bien pour le bénir? Il disparaît bientôt, faisant place – idée de génie – à une chaise, rivée au sol, un peu particulière. C'est celle, « intermédiaire entre une chaise d'enfant et une chaise d'adulte », dit la galeriste Claudine Papillon, de *L'Ami de personne*, qui parachève la pièce, lui donne son identité.

Il faut voir l'œuvre aux Tuileries, où elle est installée depuis 2002, dans son bosquet, parmi les arbres, sur le sable blanc, au son des cris d'enfants ou, selon l'heure, de corbeaux. Emmanuelle Héran, conservatrice en chef au musée du Louvre, responsable du patrimoine des jardins, souligne son succès auprès des petits, qui « grimpent volontiers [dessus] et s'en servent comme d'un toboggan ». Tant mieux, mais le monstre gentil n'est pas fait que pour eux. S'il déclarait, dès 1983, à Irmline Lebeer, « J'aime de moins en moins choquer », Dietman ne croit pas à l'art pour tous (« La fonction de l'art : elle est purement égoïste [1] »). À la nuit tombée, *L'Ami de personne* attend toujours. Le *Balzac* (1898) de Rodin, sous les platanes, en haut du boulevard Raspail, n'attend rien.

DRÔLE DE MÉLANCOLIQUE

Dietman l'imaginatif est concret : « Chaque idée a son matériel. » Il l'a montré tôt, avec un usage très personnel du sparadrap. Il recourt aux objets (livres, théières...), aime les matériaux, la pierre, le bois, surtout la terre qu'il modèle, produisant des céramiques; puis des maquettes de sculptures qui deviendront, moulées, agrandies, des bronzes.

Alors qu'il a déjà créé d'ambitueuses installations à partir d'objets, sculptures de petit ou moyen formats, comme les crânes mêlés de bronzes sur des carottes de béton de *l'Art mol et raide...* (1985-86), il en vient tard au monumental. L'artiste prend son temps, ne craint pas d'être lent, remplit des carnets. Son très riche univers est truffé d'animaux, d'objets, d'associations des deux et de formes abstraites. Il se souvient ici de Daumier, Dubuffet, mais ça n'a rien à voir. Sa créature dit quelque chose de son rapport ambivalent aux hommes : « Je n'aime pas tellement l'être humain. Je préfère les objets. Moi, l'être humain je l'aime énormément à partir

de minuit et demi. De minuit et demi jusqu'à cinq heures du matin, j'aime énormément l'être humain. Mais... mais c'est tout. » Quant aux enfants, il s'y intéresse pour « [piquer] toutes leurs idées à ces petits bâtards-là ». Un drôle de mélancolique, comme le montre le subtil, éloquent portrait dessiné par Jean Olivier Hucleux, en 1994. Dietman se concentre sur son travail. Claudine Papillon rappelle que ce grand solitaire a « peu d'amis [qui] durent très longtemps, [qui] restent des repères, jamais des confidents », avec qui la relation tient à « comment vivre la liberté ensemble ».

BORNES KILOMÉTRIQUES

C'est aussi l'autoportrait d'un artiste qui se défendait d'en faire (« Mes œuvres ne me servent pas du tout de miroir. Plutôt de bornes kilométriques »). Il rejoint en cela la fable « Le Frère de Dieu » (1990) : « Juste avant la naissance de Dieu, son frère aîné de quelques milliers d'années était déjà dans la recherche créative. Il essayait de fabriquer des "choses" pour rompre la tristesse et la solitude cossues du Ciel. Une sorte d'autothérapie, une manière de travailler un peu comme celle des bons artistes d'aujourd'hui. [...] Revenons au jeune dieu, sans doute plus habile que son frère, mais surtout arriviste imparadonnable, une sorte de MacGyver. Il pique l'idée de son aîné et se met à fabriquer en cachette ses premiers essais d'Adam. Quand son frère, lui, le véritable artiste et humaniste, découvre les moulages mondains et maniéristes de son cadet, il se retire avec ses créations sur un nuage noir et mourut par déshydratation, avant de tomber en pluie sur la Terre (2). » Libre à vous de contempler la créature, face à la chaise vide – ou de vous y asseoir, pour devenir *L'Ami de personne*. ■

Anne Bertrand

(1) Erik Dietman, propos recueillis par Irmline Lebeer, « Sans l'art, je suis nul, je suis mort, je suis rien... en écoutant Erik Dietman », in *Erik Dietman*, cat. exp., Centre Pompidou, Paris, 1994, p.142-173. Sauf exceptions, les citations sont extraites de ce formidable entretien. (2) Ce texte de l'artiste figurait sur le carton d'invitation à l'exposition *Erik Dietman. Frère de Dieu*, du 17 mars au 28 avril 2012 à la galerie Claudine Papillon à Paris.

One of the rare examples of public sculpture by Erik Dietman is a special case – and probably a self-portrait.

L'Ami de Personne [Nobody's Friend]: it is one of the most beautiful of titles. An oxymoron, at once so accessible in the simple words it brings together, and so full of feeling that, when one really hears it, it grips the heart. A possible expression of extreme loneliness, but upon seeing the sculpture, this doesn't immediately spring to mind. There is nothing obvious about what is on one's mind, so one might as well not think about it and just go and take a closer look. A massive, uncertain, ghostly form, shifting contours, a changing skin, a strong presence, not linked to its weight alone (two tons), an unusual look, a gesture of the left paw, and under the pointed bonnet (?), an indecipherable expression; nothing threatening, however. If you were to come across it in the middle of a wood, in a cave, in an Italian Renaissance garden, you wouldn't be afraid. The creature doesn't seem any more assured than we are.

OGRE INTELLIGENCE

Erik Dietman (1937-2002), a Swedish sculptor, but also draughtsman and painter, settled in France in 1959, where he spent most of his career. He likes writing, words, poetry. His taste for the French language inspires him with playful, Rabelaisian, provocative titles (*La Naissance de Pénus* [Birth of Penus], 1984; *Sans toi la maison est chauve, style minimal art brut* [Without you, the house is bald, minimal art brut style], 1991). This one is, like the work he refers to, atypical; and yet, characteristic of his art, but in a contradictory way. Most often it is a question of expenditure, effusion, excess. This time, it is again a matter of accuracy, but in sobriety: a finesse, ogre's intelligence.

It is one of the best examples of public sculpture I know – although it wasn't originally designed for that purpose. In 1994 the Dietman retrospective at the Musée Natio-



Erik Dietman. « L’ami de personne ». 1992-98. Bronze, acier galvanisé soudé /galvanized welded steel. Personnage /figure 375 x 310 x 169 cm, chaise /chair 69 x 33 x 37,5 cm. (Coll. Fonds national d’art contemporain, en dépôt au Musée du Louvre, Jardin des Tuileries; Ph. DRI)

very much from half past midnight. From half past midnight until five in the morning I love people very much. But... but that’s all.” As for children, he’s interested in them to “[steal] all the ideas from those little bastards”. A funny old melancholic, as the subtle, eloquent portrait drawn by Jean Olivier Hucleux, in 1994 shows. Dietman concentrated on his work. Claudine Papillon reminds us that this great loner has “few friends [who] last a very long time, [who] remain landmarks, never confidants”, with whom the relationship is based on “how to live freedom together”.

MILESTONES

It is also the self-portrait of an artist who refused to make one (“I don’t use my works as a mirror at all. Rather they are milestones”). In this he joins the fable *Le Frère de Dieu* ([The Brother of God] 1990): “Just before the birth of God, his older brother, older by a few thousand years, was already on the creative quest. He was trying to make “things” to break the rich sadness and loneliness of Heaven: a kind of self-therapy, a way of working a little like that of the good artists of today. [...] Let’s go back to the young god, undoubtedly more skilful than his brother, but above all an unpardonable opportunist, a sort of MacGyver. He stole his elder brother’s idea and began to secretly make his first attempts at Adam. When his brother, the true artist and humanist, discovered the mundane and mannerist casts of his younger brother, he retired with his creations on a black cloud and died of dehydration, before falling as rain on the Earth (2).” Feel free to contemplate the creature, facing the empty chair—or to sit in it, to become *Nobody’s Friend*. ■

Translation: Chloé Baker

(1) Erik Dietman, interview with Irneline Lebeer, in *Erik Dietman*, exhibition catalogue, Centre Pompidou, Paris, 1994, pp.142-173. With a few exceptions, the quotations are taken from this wonderful interview. (2) This text by the artist appeared on the invitation to the Erik Dietman exhibition *Frère de Dieu* [God’s Brother], March 17th to April 28th, 2012 at the Claudine Papillon Gallery in Paris.

nal d’Art Moderne in Paris was to include several monumental works in bronze, undertaken in the preceding months. The main sculpture of *L’Ami de Personne*, nearly four metres high, was accompanied by a tiny figure facing it, equipped with a slotted spoon held diagonally—to protect themselves from the giant or to bless him? He soon disappeared, making way—a genius idea—for a chair fastened to the ground, a little peculiar. It is “halfway between a child’s chair and an adult’s chair”, says gallery owner Claudine Papillon of the chair in *L’Ami de Personne*, which completes the piece, gives it its identity. The work can be seen at the Tuileries, where it has been installed since 2002, on white sand in its grove among the trees, to the sound of children’s cries, or of crows, depending on the time of

day. Emmanuelle Héran, chief curator at the Louvre Museum, responsible for the gardens’ heritage, emphasises its success with the little ones, who “gladly climb [on it] and use it as a slide”. So much the better, but the gentle monster isn’t just for them. Although he told Irneline Lebeer in 1983, “I like to shock less and less”, Dietman doesn’t believe in art for everyone (“The function of art: it is purely selfish [1]”). At nightfall *L’Ami de Personne* is still waiting. Rodin’s Balzac (1898), under the plane trees at the top of the boulevard Raspail, isn’t waiting for anything.

FUNNY OLD MELANCHOLIC

Dietman the imaginative is concrete: “Every idea has its material.” He showed this early on, with a very personal use of sticking plaster. He resorts to objects

(books, teapots...), likes materials, stone, wood, especially clay, which he models, producing ceramics; then models of sculptures, which will become, moulded, enlarged, bronzes. While he had already created ambitious installations from objects, sculptures of small and medium size, such as skulls mixed with bronzes on the concrete cores of *L’Art Mol et Raide* ([Soft and Rigid Art] 1985-86), he arrived late at the monumental. The artist took his time, was not afraid to be slow, fills notebooks. His very rich universe is full of animals, objects, associations of the two, and abstract forms. Here he recalls Daumier, Dubuffet, but that has nothing to do with it. His creature says something about his ambivalent relationship with/to people: “I don’t like human beings so much. I prefer objects. The human being I love

L'objet de...

CLAUDINE PAPIILLON CHOISIT LE PROVERBE TURC D'ERIK DIETMAN

La galerie Papillon, installée dans le Marais à Paris, fêtait en novembre ses 30 ans. Sa fondatrice, Claudine, ayant droit d'Erik Dietman, privilégie une œuvre en résonance avec l'actualité.

Nous montrons plusieurs œuvres d'Erik Dietman à l'occasion de l'exposition anniversaire de la galerie, (jusqu'au 11 janvier). Celle-ci réunit les vingt-quatre artistes dont nous représentons le travail, ainsi qu'une dizaine d'artistes invités dont nous nous sentons proches. La famille de cœur, en somme. J'ai plus précisément choisi de mettre en lumière une sculpture d'Erik reproduisant deux chaussures d'homme en bronze, au sein desquelles sont fichées deux bougies. Il s'agit d'une œuvre contemporaine de l'installation spectaculaire intitulée *Le Proverbe turc*, composée de quarante paires de chaussures et de quatre-vingts bougies. Elle a récemment été exposée au Petit Palais, à Paris, dans le cadre de la Fiac, sur une proposition de Rebecca Lamarche-Vadel. Deux mois plus tard, on nous en parle encore, à moi comme à ma fille Marion [élue présidente du Comité professionnel des galeries d'art le 17 décembre], qui dirige la galerie à mes côtés depuis 2007. Il faut dire qu'elle n'a, à mon sens, jamais été aussi bien montrée, et qu'elle prend aujourd'hui une résonance singulière.

Le Proverbe turc résonne incidemment avec l'actualité. Cela révèle à quel point les artistes sont des personnes qui peuvent avoir une sensibilité extrême, une acuité qui parfois les dépasse.

DURÊVE À LA RÉALITÉ

Une première version du *Proverbe turc* a existé en 1998 avec de vraies chaussures et bougies. Pour d'évidentes raisons de sécurité, cette présentation serait aujourd'hui impensable dans un lieu public. Erik a ensuite réalisé la variante que nous connaissons, avec des chaussures en bronze. C'est à cette époque qu'il a produit quelques paires isolées, plus faciles à vendre, pour financer les coûts conséquents de fabrication de l'installation : nous parlons tout de même de quatre-vingts bronzes ! Depuis, les bougies en cire ont été remplacées par des bougies électriques. Pour la petite histoire, la dernière fois que nous avons montré l'œuvre à la galerie, en 2012, nous avons décidé d'utiliser d'authen-



tiques bougies. Nous avons dû tout repeindre ensuite !

À propos de cette œuvre, Erik racontait être parti d'un rêve qu'il aurait fait autour d'une légende turque. Sa compréhension est à mettre en lien avec un service que la plupart des hôtels avaient coutume de proposer : à l'époque, les clients pouvaient déposer leur paire de chaussures devant leur chambre pour qu'elle soit cirée dans la nuit. Or, selon la légende relatée par Erik, le fait de retrouver ses chaussures avec des bougies allumées signifiait que l'on était devenu indésirable !

De fait, *Le Proverbe turc* renvoie ainsi à tout un pan de son histoire personnelle. Né en Suède en 1937, il arrive en France en 1959, à 22 ans. Être un étranger l'a accompagné toute sa vie, il a toujours été quelqu'un de déplacé. Ce n'était

pas négatif, mais présent dans la manière dont les gens lui parlaient ; il a parfois eu le sentiment d'être regardé comme un objet de curiosité. Telle est, selon moi, la signification de ce proverbe turc – qu'il ait réellement fait ce rêve ou non, d'ailleurs.

ÉCHO POLITIQUE

Dans le contexte actuel, montrer cette œuvre prend un tour particulier. Bien sûr, Erik n'a jamais été contraint d'émigrer, puisqu'il s'agissait d'un choix personnel pour échapper au service militaire. Mais, face à une œuvre, nous sommes tout à fait libres d'associer différentes approches. Erik aurait certainement été sensible à ce qu'il se passe aujourd'hui dans le monde. Il ne s'est jamais intéressé plus que cela à la politique, mais il lisait la

Erik Dietman, *Le Proverbe turc*, 1998, bronze, bougies. Courtesy galerie Papillon

presse, écoutait les informations, et l'actualité s'est parfois immiscée dans son travail par divers biais. Je pense notamment au grand dessin *Kosovo* (1990-2000). C'est une œuvre d'une forte violence : le sang coule de la bouche d'une mère, son nourrisson a une tête de mort. Dans cette perspective, je peux dire que *Le Proverbe turc* résonne incidemment avec l'actualité. Cela révèle à quel point les artistes sont des personnes qui peuvent avoir une sensibilité extrême, une acuité qui parfois les dépasse. C'est une pièce qui nous va bien, à Marion et moi. Elle offre une satisfaction visuelle, ce qui compte beaucoup pour nous. Dans mon approche générale des œuvres,

j'apprécie qu'il y ait quelque chose à voir. Depuis l'ouverture de la galerie en 1989, je pense que nous avons toujours eu deux catégories d'artistes : ceux qui produisent dans une forme de profusion ou d'abondance, et ceux qui penchent davantage vers l'épuration. Le lien évident, entre tous, c'est la poésie et l'humour.

Nous commençons à avoir le recul nécessaire pour comprendre qu'Erik Dietman était précurseur sur un certain nombre de sujets. Plusieurs de ses étudiants aux Beaux-Arts de Paris sont aujourd'hui des artistes établis.

HÉRITAGE

Les relations avec les artistes sont essentielles dans notre galerie et durent en général très longtemps. J'ai rencontré Erik Dietman, Hreinn Friðfinnsson et Dieter Roth quand je travaillais pour la galerie Bama [Paris], que j'ai codirigée jusqu'en 1986. De nombreux artistes m'ont suivie lorsque j'ai fondé ma propre galerie. Évidemment, Erik a une place à part, car j'ai vécu avec lui pendant une vingtaine d'années, jusqu'à sa mort en 2002. Je suis son ayant droit. Nous avons le désir de nous atteler à son catalogue raisonné, mais la tâche est immense. C'est un artiste qui a été extrêmement prolifique. Récemment, il y a eu une succession de projets qui ont donné une belle visibilité à son travail. Lors de sa dernière exposition personnelle, nous avons presque trop vendu... Nous commençons à avoir le recul nécessaire pour comprendre qu'il était précurseur sur un certain nombre de sujets. Plusieurs de ses étudiants aux Beaux-Arts de Paris – comme Elsa Sahal, que nous représentons depuis sa sortie de l'École, il y a bientôt vingt ans – sont aujourd'hui des artistes établis.

Pour moi, il serait impensable d'exercer ce métier sans affects. Il m'est arrivé une fois de présenter l'œuvre d'un artiste, au sein d'une exposition collective, sans pouvoir le rencontrer. Cela m'a extrêmement déplu. Sans *feeling*, c'est compliqué, même si l'on apprécie le travail. La relation humaine est fondamentale. Elle est même indispensable.

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE CHENÊL

galeriepapillonparis.com

PARIS

Erik Dietman

Galerie Papillon / 26 janvier - 23 février 2019

Si Erik Dietman avait officiellement fait partie de la mouvance Fluxus ou des Nouveaux Réalistes, sa notoriété posthume serait tout autre. C'est la réflexion qui venait à l'esprit lorsqu'on visitait la mini-rétrospective qui lui était consacrée en ce début d'année. Plusieurs périodes de cette œuvre foisonnante, multiforme et anticonformiste renvoient à certaines approches de l'un ou l'autre de ces deux mouvements d'avant-garde des années 1960. Du moins en partagent-elles l'esprit et certaines formules de production (détournements d'objets de rebut, inventions de procédures, jeux de mots visuels, anti-art, etc.). Dietman aurait pu tout à fait rejoindre l'un de ces groupes, puisque les deux artistes avec lesquels il se lie d'amitié en arrivant à Paris, en 1959, sont Daniel Spoerri et Robert Filliou. Trente ans plus tard, dans un entretien avec Nicolas Bourriaud pour *artpress*, il expliquait : « C'étaient des amis, mais ... je suis contre ces groupes, ça me rend malade. Je suis solitaire comme un élan. » De ses premiers objets ou dessins recouverts de sparadraps, se moquant du puritanisme de l'art conceptuel (*Objets pansés, objets pensés* [1961-66]), en passant par ses polaroids rehaussés, agrandis, et imprimés sur papier (*Polaroidioties*, 1974-87), ses vases en verre réalisés au Cirva à Marseille entre 1993-97 (*Bonbon Moustas Punk*) ou ses petites sculptures en bronze (*Presse à steak azèque*, 2002) se dégage une même rengaine : aucun mot d'ordre.



« Quand j'ai une idée, disait-il encore, je ne sais jamais immédiatement comment je vais la traiter. Je peux faire un dessin, un poème, une sculpture... » Cette permanente interchangeabilité des images et des mots donne à son œuvre une portée singulière, tantôt drôle, tantôt absurde, tout simplement jubilatoire.

Élisabeth Couturier

If Erik Dietman had been officially part of the Fluxus movement or the New Realists, his posthumous fame would be quite different. This is the thought that came to mind when visiting the mini-retrospective that was dedicated to him at the beginning of the year. Several periods of this prolific, multifaceted and unconventional work refer to certain approaches of one or other of these two avant-garde movements of the 1960s. At least they share the spirit and certain formulas of production (re-appropriation of junk, procedural inventions, visual word games, anti-art, etc.). Dietman could very well have joined one of these groups, since the two artists with whom he struck up friendships upon arriving in Paris in 1959 were Daniel Spoerri and Robert Filliou. Thirty years later, in an interview with Nicolas Bourriaud for *artpress*, he explained: “They were friends, but ... I'm against these groups, it makes me sick. I'm as solitary as a moose.” From his first objects or drawings covered with plasters, mocking the puritanism of conceptual art (*My Thought Works*) through his enhanced, expanded polaroids printed on paper (*Polaroidioties*, 1974-1987), his glass vases made at Cirva in Marseille between 1993-1997 (*Bonbon Moustas Punk*) or his little bronze sculptures (*Aztec Steak Press*, 2002), the same old tune emerges: no credo. “When I have an idea,” he said again, “I never know immediately how I'm going to treat it. I could make a drawing, a poem, a sculpture ...” This permanent interchangeability of images and words gives to his work a singular range, sometimes funny, sometimes absurd, simply exhilarating.

Translation: Chloé Baker

Erik Dietman. « 33 m 91 cm 3 mm cerotto plastod ». 1964

"Erik dietman « Wokrs on paper»", Daniel Brignon, 19 mars 2019

Erik Dietman : « Works on paper »

le 19 mars 2019 - Daniel Brignon - Expositions



©Daniel Brignon - Portfolio de 72 gravures

L'œuvre graphique de l'artiste international est aux cimaises de la galerie Ceysson et Bénétière à Saint-Etienne. Elle est à découvrir à travers une collection de dessins et gravures : « Works on paper ».

Tout sculpteur qu'il fut, Erik Dietman n'a jamais perdu le goût de dessiner, comme une forme d'exercice, de gymnastique, mais plus encore comme une action de mise en œuvre de la pensée : « Le dessin est une manière de penser », écrit-il, avec ce facétieux penchant des jeux de mots, il poursuit : « Je sais bien qu'il y a des artistes, même très en vogue, qui ne savent pas dessiner. Cela veut dire qu'ils ne pensent pas – même pas à des seins ».

Exposé au musée d'Art moderne de Saint-Etienne en 2000 puis en 2010, avec déjà un corpus de dessins, Erik Dietman, décédé en 2002, a fait l'objet d'une exposition en 2017 à la galerie Ceysson et Bénétière au Luxembourg, de sculptures, bronzes et dessins. Le voici à la galerie éponyme de Saint-Etienne en relation avec la galerie de Claudine Papillon au Marais à Paris qui conserve son œuvre. Sont présentés des dessins et des gravures de cet artiste suédois arrivé en France dans les années 1960.

« Dietman a toujours dessiné »

« Erik Dietman a toujours dessiné. Des formes préparatoires à ses sculptures, mais pas seulement, il dessinait aussi pour l'œuvre papier elle-même ou reproduite et plus particulièrement à la fin de sa carrière », expliquait Maëlle Edelle, directrice du site du Luxembourg, lors du vernissage.

Dans ses dessins gravés ou en couleur, Dietman joue volontiers des formes, en suggérant des rapprochements insolites à la manière d'un rébus, de même qu'il se plaît à jouer avec les mots, à jouer des homonymies, surprises dans la langue qu'il a découverte à 22 ans en arrivant en France. Des clins d'œil, livrés avec humour et le détachement qu'il prenait à rapprocher des univers distants.

Daniel Brignon

Galerie Ceysson et Bénétière, 11 rue des Creuses à Saint-Etienne, jusqu'au 15 avril.

Erik Dietman

Né en 1937 à Jönköping, Suède et mort en 2002 à Paris, Erik Dietman est resté en marge des mouvements artistiques de son époque tout en entretenant quelques liens avec eux. Farouchement indépendant il a créé une œuvre personnelle, de dessins, assemblages, sculptures, s'articulant comme des rébus donnant une existence matérielle au mot. Son vocabulaire plastique, allant de l'assemblage composite au bronze monumental, conjugue la narration avec la figuration. Usant, à ses débuts, des rebuts autant que des rébus, du détournement autant que de la récupération, il joue avec les mots et les objets du quotidien.

Dès 1962, Erik Dietman suscite un grand intérêt avec ses « Objets pensés, Objets pensés ». Il recouvre alors toute sorte d'objets à l'aide de sparadrap. Pour Dietman, cet enveloppement cache pour mieux révéler, car le sparadrap isole à la fois l'objet de l'environnement et en révèle la forme. Une des œuvres majeures d'Erik Dietman, que l'on peut découvrir dans les jardins des Tuileries à Paris, s'intitule *L'Ami de personne* et date de 2000.

MARCHÉ



Erik Dietman, *Sam Suffit*, 1982, bronze et bois, 42 x 30 x 5 cm. Courtesy galerie Papillon, Paris.

ART CONTEMPORAIN

Paris. Au début des années 1980, Erik Dietman avait eu un joli projet pour une grande place de la ville de Chambéry (Savoie) : ayant remarqué qu'elle était constamment jonchée d'excréments de chien, il avait eu l'idée de les couler en bronze et d'installer ses sculptures à l'emplacement même où se trouvait la matière première. Sa proposition fut retoquée, pour des questions de sécurité. On lui opposa en effet que ses œuvres risquaient d'être dangereuses, surtout pour les personnes âgées qui ne manqueraient pas de buter dedans et de tomber. Il rétorqua que l'argument était ridicule car en marchant sur une vraie crotte, on glissait et on tombait en arrière, ce qui était bien plus grave.

Erik Dietman (né à Jönköping en Suède en 1937, arrivé à Paris en 1959, décédé en 2002) était ainsi : drôle, provocateur, engagé, excessif, rebel, grand amateur de vin et de bonne chère (il adorait lui-même cuisiner), généreux, raffiné, passionné de poésie, féru de jeux de mots et d'aphorismes, parfois grivois, truculent, angoissé, enclin à la dérision... Et surtout libre et indépendant. Lorsqu'on lui faisait remarquer qu'à la fin des années 1950 il avait tourné autour du mouvement Fluxus, de Robert Filliou ou Daniel Spoerri, rencontrés en 1959, il répondait : « Je n'ai pas tourné autour : j'étais juste à côté. » Il avait toujours refusé de s'affilier à un groupe : « Déjà tout seul c'est difficile, alors pourquoi se mettre avec d'autres personnes... »

Œuvres pensées et pensées

Erik Dietman était également sculpteur, peintre, dessinateur, céramiste, il travaillait aussi bien le verre que le fer, le bronze, le marbre ou le sparadrap. Autant de traits de caractère et de disciplines dont rend parfaitement compte l'exposition de la Galerie Papillon qui se veut un prolongement et un complément des monographies présentées l'été dernier au Musée des beaux-arts de Lyon et d'octobre 2018 à janvier 2019 à La Panacée à Montpellier. L'exposition lyonnaise

LES MAUX D'ESPRIT D'ERIK DIETMAN

Des pièces peu vues, issues de la collection de Claudine Papillon, sont présentées à la galerie, depuis ses œuvres réalisées à l'aide de sparadrap jusqu'aux sculptures des années 1990, en passant par les « Polaroidioties »

partait de la donation Robelin complétée principalement par des œuvres issues de collections de la Région Rhône-Alpes. Celle de Montpellier, plus large, incluait des œuvres du Moderna Museet de Stockholm, du Louisiana près de Copenhague, du Centre Pompidou...

« Sans toi la maison est chauve », à la Galerie Papillon, choisit un angle plus rétrospectif et comprend des

œuvres peu montrées puisque la plupart viennent de la collection de Claudine Papillon (sa veuve). Absolument pas spectaculaire, parfois intimiste, l'ensemble en dit long et large sur l'œuvre et sur son auteur, ses fulgurances comme ses blessures. À l'exemple de ces œuvres réalisées avec du sparadrap, qui tel celui du capitaine Haddock a collé au doigt et à l'esprit de Dietman pendant plu-

sieurs années (il s'était lui-même qualifié de « roi du sparadrap ») ; il en usait pour délimiter des photos ou recouvrir des objets, comme ici une petite horloge en bois. Ces pièces sont d'autant plus rares qu'elles sont les dernières conservées par Claudine Papillon.

Après ces œuvres, les plus conceptuelles, pensées et pensées, on découvre des collages à base de pein-

ture des années 1970-1980, et, datés de ces mêmes années, des Polaroid qu'il avait baptisés ses « Polaroidioties ». Les années 1990 voient Dietman s'orienter vers le dessin en grand format (voir *La Peur de la forme abstraite*, 1994), et la sculpture. Est ici présenté *Sam Suffit* (1982, [voir ill.]) qui montre un piaf (en bronze) venu s'écraser sur le toit de son nichoir (en bois). Ou encore cette *Presse à steak azèque* (2001) qui met face à face (combat ou rencontre amoureuse) un petit presseur pour viande hachée et une drôle de bestiole. Autant d'œuvres qui résument parfaitement l'état d'esprit de Dietman, son goût immodéré pour l'humour (souvent noir – la mort), la poésie, les télescopes surréalistes. Il aimait sculpter les jeux de mots, jongler avec les images, débusquer l'absurde et le dérisoire, ouvrir des fenêtres et créer des appels d'air frais. « J'attends surtout que ça m'amuse, que ça me mette en pleine forme et que je rigole un peu moi aussi, disait-il. C'est tout et c'est essentiel. Si ensuite ça peut faire rire les autres ou leur apporter quelque chose, alors tant mieux. »

Compris entre 2 800 euros pour un Polaroidiotie et 38 000 euros pour la plus grande sculpture et le plus grand dessin, les prix ne sont pas hors de proportion. Certes il s'agit là d'œuvres de petit et moyen format – des grands bronzes peuvent atteindre 300 000 euros –, mais, étonnamment, sa cote n'a jamais atteint des sommets. Sans doute parce que Dietman s'en souciait comme d'une guigne, qu'il n'a jamais rien fait pour inverser la courbe, et que son œuvre, très variée et singulière, n'a pas toujours été bien regardée. « Mais cela est en train de changer », précise Claudine Papillon. Il serait temps.

● HENRI-FRANÇOIS DEBAILLEUX

ERIK DIETMAN, SANS TOI LA MAISON EST CHAUVE, jusqu'au 23 février, Galerie Papillon, 13, rue Chapon, 75003 Paris. À signaler qu'une exposition d'œuvres sur papier d'Erik Dietman, montée en collaboration avec la Galerie Papillon, sera présentée du 28 février au 12 avril à la Galerie Ceysson & Bénétière de Saint-Étienne.

TRANSMETTRE ERIK DIETMAN

Ce n'est pas la première exposition dédiée à Erik Dietman à la galerie Papillon, mais il s'agit ici d'un parcours quasi-rétrospectif avec des sparadraps, des productions plus conceptuelles, des collages ou écritures, soit une vingtaine de pièces de 4000 € à 35 000 €. Claudine Papillon, qui fut la dernière compagne de l'artiste, dévoile également une sculpture n'ayant jamais été exposée. « *Je suis toujours tiraillée entre le fait de me sentir un peu dépouillée et mon rôle, qui est de faire connaître et de diffuser ce travail.* » **M. M.**



« **SANS TOI, LA MAISON EST CHAUVE** », galerie Papillon, 13, rue Chapon, 75003 Paris, 01 40 29 07 20, www.galeriepapillonparis.com du 25 janvier au 23 février.

Paris Photo



PARIS. Il y a plusieurs manières de faire salon. Emilia Genuardi a pris, depuis l'an dernier, le parti du format intimiste. En choisissant d'exposer un nombre restreint d'artistes (quatorze) dans un hôtel particulier aux dimensions modestes (300 m²), elle a opté, dit-elle, « pour un autre modèle, qui casse la froideur des foires et offre de vraies possibilités de rencontre entre les visiteurs, les artistes, les galeristes et les collectionneurs ». Pour un salon qui ne se

L'édition 2018 promet une fois encore des approches expérimentales, avec un retour marqué à des formes de matérialité qui peuvent étonner à une époque d'hyperdigitalisation.

visite que sur réservation (approche, paris), Approche peut se targuer d'une belle réussite dès sa première édition, en 2017, avec 4 500 visiteurs enregistrés en quatre jours.

UNE FORMULE INNOVANTE

Si la formule a séduit, c'est sans doute parce qu'elle est à bien des égards innovante. Fondée uniquement sur des *solo shows*, elle favorise de nouvelles formes défrichées d'images et d'installations autour de l'image, croisant les univers de la photographie et de l'art contemporain. « Notre ambition est de séduire les collectionneurs qui achètent en galerie photo comme ceux qui achètent en galerie d'art », explique Emilia Genuardi, qui a été agent de photographes et directrice artistique, pendant quatre ans, de la galerie Madé, à Paris. Elle codirige le salon avec Elsa Janssen, qui l'a rejointe cette année après avoir développé et dirigé la galerie des Galeries (espace culturel des Galeries Lafayette) pendant dix ans. Le salon a pour autre particularité de s'appuyer sur des projets curato-

Erik Dietman, *Camp militaire de Canjuers, 1974*, Polaroid rehaussé, agrandi et imprimé sur papier. Courtesy Galerie Papillon

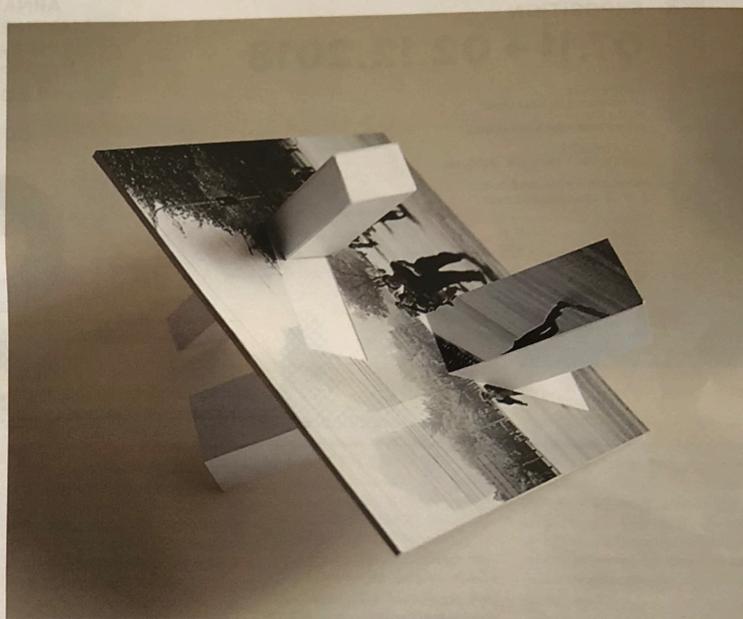
riaux forts, montés en collaboration avec les artistes. « Nous les contactons d'abord et, dans un second temps seulement, nous sollicitons les galeries qui les représentent. » Certains produisent spécialement pour l'occasion. C'est le cas de Maya Rochat cette année, dont on pouvait voir il y a un mois encore la grande installation à la Tate, à Londres, dans le cadre de l'exposition « Shape of Light ». L'ouverture à l'international se manifeste dès cette deuxième édition, à travers la participation d'Inda Gallery de Budapest, de Webber Gallery et de Seen Fifteen Gallery de Londres, ainsi que de The Ravestijn Gallery d'Amsterdam. « Le ticket d'entrée n'est pas indexé sur le nombre de mètres carrés occupés, mais sur un coût de participation unique. » Cette année, deux artistes n'ont même pas de galerie. « Nous avons introduit une nouveauté en invitant deux artistes de moins de quarante ans qui font carrière en solo : Juliana Borinski et Thomas Sauvin (associé à Koike Kensuke). »

DES APPROCHES EXPÉRIMENTALES

Entre les pratiques hybrides (Erik Dietman, Maya Rochat), les images prises sans appareil (Juliana Borinski, Marie Clerel), les images en volume (David De Beyer, Marianne Csaky) et les travaux à partir de recyclage d'archives (Emmanuelle Fructus, Thomas Sauvin, Ruth van Beek), l'édition 2018 promet une fois encore des approches expérimentales, avec un retour marqué à des formes de matérialité qui peuvent étonner à une époque d'hyperdigitalisation. « Certains artistes tirent leurs images sur de l'aluminium brossé (Bruno Fontana) ou intègrent un tirage argentique dans du plâtre (Vittoria Gerardi). Nous

APPROCHE, PETIT SALON, GRANDES AMBITIONS

Pour la deuxième année, le salon Approche revient rue de Richelieu au moment de Paris Photo, dans une atmosphère plus intime qui a pour but de favoriser les échanges entre visiteurs et artistes.



Marianne Csaky, *Pierced Space Beijing*, 2017, éd. 1/2 + AP, photographie, bois, 28 × 42 × 43 cm. Courtesy Inda Gallery

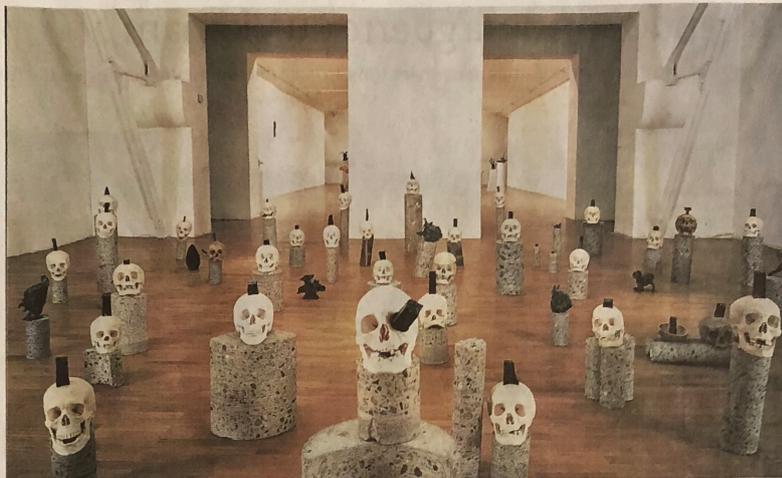
Juliana Borinski, *Series I from the Color Dark Room n°II*, 2013, photogramme, 40,6 cm × 30,5 cm. Courtesy Juliana Borinski

aimons bien l'idée qu'ils reviennent aux origines de la photo, quand les pionniers menaient des expérimentations sur cuir, sur verre ou sur étain recouvert de bitume de Judée. » En 2017, Eva Stenram, qui jouait des liens entre photographies et tissus, a vendu 7 000 euros une des œuvres de sa série *Décor*. « En 2017, toutes les galeries ont cédé des pièces, et quelques artistes ont même fait un sold out. Cela nous a valu un afflux de demandes cette année, mais le salon n'a pas vocation à beaucoup s'agrandir. Nous voulons garder un format intime et convivial. »

NATACHA WOLINSKI

Approche, 40, rue de Richelieu
75001 Paris, 9-11 novembre 2018.
Entrée libre sur invitation et
réservation : approche.paris





« L’art mol et raide ou l’épilepsisme-sismographe pour têtes épilepsées : mini male head coiffée du grand mal laid comme une aide minimale... » (1985-1986), d’Erik Dietman. JEAN-BAPTISTE RODEDE/MB&A LYON/ADAGP 2018

Le bal masqué d’Erik Dietman

Le Musée des beaux-arts de Lyon expose plusieurs œuvres de l’artiste, pleines d’ironie et d’allusions moqueuses à l’histoire de l’art

ARTS
LYON

Bien que né en Suède de parents suédois et autrichien, Erik Dietman (1937-2002) aimait les jeux de mots en français. Quand il écrit « *L’art est au beurre noisette* », il faut entendre « *la raie au beurre noisette* », que les recettes conseillent d’accompagner de câpres. Il n’y a pas de câpres dans l’œuvre, mais une raie d’un beau jaune safran peinte sur une mappemonde pour salle de classe. De ses ailes, tel un vampire planant, elle couvre la planète, de New York à Tokyo. Des noisettes – le fruit –, un rectangle orange rehaussé de vert, un chapeau de clown, une fourchette et un couteau sont aussi disposés sur la carte. Une inscription manuscrite proclame dans un angle « *That’s my diet man* », ce qui prouve que l’artiste aimait aussi les jeux de mots polyglottes. L’œuvre s’appelle *Geografitti* et semble d’abord n’être qu’une plaisanterie visuelle saugrenue. Si ce n’est qu’elle sous-entend que l’art est affaire de recettes, qu’il peut être riche et gras, comme on le dit de certains plats, qu’il se consomme partout ; et aussi qu’il y a un côté clownesque dans cette affaire.

Au long de l’exposition que le Musée des beaux-arts de Lyon lui consacre, ces qualités se vérifient : une inventivité formelle constante et un penchant prononcé pour la dérision et le sacrilège, dont l’art et les artistes sont ici les principales cibles. Il ne s’agit pas d’une rétrospective, mais d’une introduction à l’œuvre, en attendant plus. Il s’agit aussi pour le musée d’annoncer qu’il vient de recevoir des collectionneurs Marc, Dominique et Pascal Robelin une vingtaine d’œuvres de Dietman et qu’il a acquis *Tombe*, sculpture de 1992, interprétation légère du motif de la stèle funéraire.

A cet ensemble s’ajoutent pour l’occasion des prêts de la même collection Robelin, de la galerie Claudine Papillon et du Musée d’art contemporain de Lyon. Celui-ci conserve l’une des installations majeures de Dietman, intitulée – pardon pour la longueur du titre – *L’art mol et raide ou l’épilepsisme-sismographe pour têtes épilepsées mini male head coiffée du grand mal laid comme une aide minimale*. Les dites têtes sont des

socles cylindriques en ciment, des parallélépipèdes de bronze noir enfoncés dans les os blanchis. Des animaux de bronze un peu abrégés s’ébattent parmi ces vanités ricanantes. L’allusion au minimalisme est claire : preuve de l’ironie dietmanienne. L’élégance des jeux de matériaux et de symboles est tout aussi flagrante. En matière de sculpture et d’assemblage, peu de ses contemporains pourraient lui être comparés sans inconvénient pour eux.

Objets trouvés

Cette capacité se voit tôt. En 1962, à Paris, ayant quitté la Suède pour échapper au service militaire, Dietman loge dans un hôtel rue Mouffetard. Ses moyens sont plus que réduits. Il décide alors de ne se servir que d’objets trouvés dans le quotidien le plus trivial – une cuvette, un égouttoir en plastique – et de sparadrap, également appelé Albuplast. Ce n’est pas cher, un rouleur de sparadrap. Dietman en achète en quantité et, méticuleusement, en enveloppe les choses, qui deviennent toutes ocre rose. Ce sont les « *objets pensés* » – jeu de mots –, des ready-made malades et réparés, allusions railleuses à Duchamp et à la société de consommation : sa version pauvre du pop art, plus juste que bien d’autres aujourd’hui plus connues. Elle est exposée à Paris à partir de 1965 en compagnie des nouveaux réalistes, dont son ami Daniel Spoerri. Un autre de ses proches est Roland Topor, ce qui ne surprend pas : sarcasme, absurde et dessin les réunissent.

Dietman est en effet aussi à l’aise sur le papier qu’avec sparadrap et rebuts. Il découpe, colle, superpose, décale, insère, recouvre, barbouille, rehausse, corrige, écrit. Il détourne les protocoles graves et théoriques de l’art conceptuel. Il saisit de petites images exemplaires ou quelques mots d’un titre de

presse, ce en quoi il fait songer à un autre de ses contemporains sacrilèges, Jean-Jacques Lebel. On trouve de tout dans ses œuvres sur papier, des bouts de fourrure pelée, des grelots, des assiettes en carton, un chimpanzé méditatif, des baigneuses, une chaussette de tennis sale, un poisson en céramique, des dépliants publicitaires. Assemblages hétéroclites, réalisés juste pour le plaisir ? Nullement. Tous ont un – ou plusieurs – sujet précis : la réinterprétation de Monet par l’action painting new-yorkaise, la mode du néo-expressionnisme en Allemagne dans les années 1980, la supposée primauté de l’instinct ou, à l’inverse, l’élévation religieuse de Malevitch. Rodin, Munch, Matisse, Léger, Klein sont invités à ce bal masqué, ainsi que Rabelais et La Fontaine.

Dans ses dernières années, Dietman a réalisé deux grandes séries d’estampes, *Opus Oh Puce Aux Puces*, qui donne son nom à l’exposition, et *Sur le doigt et dans la tête*, suite de 72 dessins au trait sérigraphiés. Il y côtoie l’enlumineur carolingienne, Granville, les Indiens Kwakiutl, Kubin, Ernst, et Topor évidemment. On peut rester longtemps devant ce mur de dessins, l’une des œuvres ultimes d’un grand artiste. ■

PHILIPPE DAGEN

Opus Oh Puce Aux puces.
Musée des beaux-arts, 20, place des Terreaux, Lyon (69).

Du mercredi au lundi de 10 heures à 18 heures, 10 h 30 le vendredi.
De 4 € à 8 €. Jusqu’au 17 septembre.
Mba-lyon.fr

Dietman achète des rouleaux de sparadrap et en enveloppe les choses, qui deviennent toutes ocre rose. Ce sont les « objets pensés »

la villette

ANGELIN PRELJOCAJ

28 → 30.06.2018
Helikopter
+ *Still Life* Création 2017
En collaboration avec l'Inra de Lyon
le cadre du festival Manifesta - 2018

5 → 8.07.2018
Blanche Neige

01 40 03 75 75
lavillette.com
#AngelinPreljocaj

le Monde | Telérama | art4

Un artiste bohème à l'esprit critique

Les œuvres d'Erik Dietman (1937-2002) dévoilées au Wandhaff

PAR NATHALIE BECKER

Incarnation parfaite de l'artiste un brin bohème et volontairement en marge des modes, courants et avant-gardes, Erik Dietman a offert une contribution inédite et originale à la sculpture du XXI^e siècle. On peut la découvrir actuellement à la Galerie Ceysson & Bénétière.

Sa biographie nous dit que, dès ses plus jeunes années, Dietman a fait preuve d'un esprit quelque peu réfractaire et affirmé. Né en Suède en 1937, il est renvoyé du Lycée à 13 ans pour avoir uriné sur la bannière nationale. Il suit une formation d'orfèvre au début de la décennie 50 et rencontre quelques années plus tard Oyvind Falström, auteur d'un ouvrage sur la poésie concrète. Il sera une référence forte dans l'art de Dietman.

Libre-penseur et objecteur de conscience, notre artiste fuit la Suède et s'installe en France en 1959. Il fréquente alors les membres du Nouveau Réalisme tel Daniel Spoerri, de Fluxus comme Ben et se lie avec Roland Topor un autre adepte de l'anticonformisme et de la dérision en se gardant non-obstant d'adhérer à un quelconque mouvement. Cette indépendance, il l'affirme avec humour dans le titre de la sculpture installée en 1999 au jardin des Tuileries à Paris: «L'ami de personne» est une forme anthropomorphe tarabiscotée qui semble regarder une chaise vide. Sa marginalité et sa solitude, Dietman les mettra à profit de sa formation autodidacte, de sa curiosité.

Celui que l'on va nommer «Roi du sparadrax» commence à produire dès 1960 des «objets pensés, objets pensés». Il s'agit de reliques



«Le Proverbe Turc», réalisé en 1998 par Erik Dietman est composé de 40 paires de chaussures en bronze et de 80 bougies.
(PHOTO: JEAN-RENÉ LORAND / CEYSSON & BÉNÉTIÈRE)

du quotidien entourées de bande adhésive médicale. Démarche radicale mais emplie d'humour, comme dans «Le Tableau malade» de 1960.

Un électron libre au Wandhaff

Puis Dietman s'oriente vers le mot, les contrepétories visuelles, la peinture et la sculpture en divers matériaux. Il affectionne éga-

lement dans son art à tacler avec jubilation la politique, les avant-gardes ou la littérature.

Bref, Dietman est un électron libre, une sorte de farfadet de l'art mais dont l'enthousiasme et la culture le mèneront tout de même à enseigner à la fin de sa vie à l'École Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris et à l'Académie des Arts de Stockholm.

Une exposition personnelle lui sera consacrée au centre Pompidou en 1994.

Au Wandhaff nous découvrons des œuvres totalement décomplexées qui nous interpellent autant par leur esthétique que par leur humour.

Le «Proverbe turc» par exemple, est une installation constituée de quarante paires de chaussures

en bronze née d'un rêve de Dietman où, en Turquie, retrouver ses chaussures avec des bougies allumées fichées dedans signifiait qu'on était indésirable. Cette sculpture en bronze, très «magrithienne», onirique et grandiose, drôle et poétique, qui leurre le bronze en aspect cuir est à la fois monumentale et manipulable. Erik Dietman, qui aimait les jeux de mots, disait qu'elle était «monumentale».

Puis il y a «Celle de la Selle» une œuvre marouflée sur toile nous montrant une Nympe tellement dominatrice qu'elle fait fuir un pauvre satyre, lequel voit sa libido en berne.

«Le général», potiche ou plutôt théière en fonte de fer, menteur tel Pinocchio dont le nez s'allonge, imbu de lui-même depuis les orbites jusqu'à la mâchoire vigoureusement crispée, est un pied de nez bien senti à tous les Va-t'en-guerre.

Objets prosaïques

Mention spéciale pour les réalisations en verre totalement décalées que l'artiste a rehaussées d'objets prosaïques. Nous ne pouvons nous empêcher de sourire devant moult autres œuvres où le loufoque cotoie la critique sociale, touche du doigt à la précarité de l'existence humaine, où l'hybridation tient compte des influences chères à l'artiste.

En somme une exposition onirique, poétique, drôlatique sur un artiste inclassable, authentique et rafraîchissant.

Jusqu'au 29 juillet à la galerie Ceysson & Bénétière, 13-15, rue d'Arion, Luxembourg. Ouvert du mercredi au samedi de 12 à 18 heures.

Le théâtre ne mourra pas

La démonstration de «Sopro», de Tiago Rodrigues, au 71^e Festival d'Avignon

PAR STÉPHANE GILBART
(AVIGNON)

20h45, Place des Carmes à Avignon. Plus une table n'est libre aux restaurants en tous genres (le pire est parfois sûr) qui ont squatté la place. Au Cloître, devant la guérite de vente des billets pour la représentation en plein air du soir, qui ne commencera qu'à 22h, la file d'attente est très longue de ceux qui espèrent trouver une place de dernière minute. Une file typique d'un «événement du festival»: la bouche-à-oreille a joué, il faut y être! Le sésame obtenu, ce sera l'entrée dans un des lieux historiques du festival: église, cloître, cour (ou plus prestigieuse étant la Cour d'Honneur du Palais des Papes), et même salle de gymnastique. On s'y entasse sur des sièges inconfortables en espérant que le mistral, qui peut être froidement déplaisant, ne s'invitera pas. Sonnerie de trompettes traditionnelle. La représentation commence.

«Sopro» de Tiago Rodrigues est un spectacle emblématique, une démonstration aussi originale que bouleversante de la pérennité du théâtre. L'œuvre est née d'un épisode de la vie de son auteur-met-

teur en scène. Quand Tiago Rodrigues prend la direction du Teatro Nacional D. Maria II à Lisbonne, il découvre dans son organigramme la présence de deux souffleurs. Un métier en voie de disparition. Très vite, il sympathise professionnellement et humainement avec Cristina Vidal, en poste depuis plus de vingt-cinq ans. Il conçoit alors un projet à partir d'elle, autour d'elle.

«Sopro», c'est le «souffle» en portugais. Un mot bienvenu qui dit à la fois le métier de cette femme et la métaphore vivante qu'elle est devenue pour Tiago Rodrigues. Cette femme en noir, tapie dans l'obscurité de son «trou», qui ne peut entendre que par des comédiens défaillants, il va la mettre sur scène, la mettre en scène.

Passant de l'un à l'autre des comédiens, elle est réellement leur

souffle de vie, leur âme. Elle leur murmure un texte qu'ils disent ensuite. Elle fait ainsi surgir leurs personnages, nés d'un autre souffle, celui d'auteurs dont elle est la messagère.

La confession de la femme en noir

Elle raconte sa première soirée au théâtre: toute petite fille, installée justement dans le trou du souffleur, les mains à plat sur le bord du plateau. Le moment décisif. Elle est la représentante de tous ceux-là qui s'agitent en coulisse pour que les décors s'animent, pour que la lumière et le son adviennent, pour que la magie naisse d'une technique maîtrisée.

Elle est également le témoin d'une autre magie, celle du plateau, qui fait que, peu à peu, dans le travail des répétitions, les mots trouvent leur tonalité et leur intensité, que peu à peu le ballet des personnages s'ajuste. Se fondant sur les souvenirs de Cristina Vidal, Tiago Rodrigues donne à entendre quelques extraits des grands textes qui l'ont fascinée. Le spectateur se réjouit alors d'Antigone, des Trois Sœurs, d'Harpagon, de Bérénice.

Mais une troupe de théâtre, ce n'est pas que l'exaltation de grands

sentiments de grands personnages, ce sont aussi les problèmes, petits et grands, nobles et mesquins, ridicules et douloureux, de ceux qui la composent. Ils nourrissent ou compromettent leurs incarnations. Là encore, la souffleuse témoigne.

La fin du spectacle est inoubliable: la souffleuse, qui n'est pas un personnage, raconte comment un soir, fascinée par le jeu d'une comédienne, elle a «manqué à son devoir», prenant pour une superbe pause expressive ce qui était un trou de mémoire. Seule sur scène, elle nous lit sept vers de la «Bérénice» de Jean Racine, ceux qui comptent le plus pour elle, à tout jamais.

Mais si «Sopro» nous touche, ce n'est pas simplement pour la rencontre humaine qu'il suscite, mais aussi pour la forme que Tiago Rodrigues lui a donnée. Pas de vidéo, pas d'effets spéciaux, la souffleuse et des comédiens dans leur jeu, rien que dans leur jeu. Beaucoup d'humour également, tout cela reste si léger. Non, le théâtre ne mourra pas.

Les spectateurs, encore émus mais si heureux, se dispersent dans les ruelles tortueuses d'une ville qui fut capitale de la papauté.

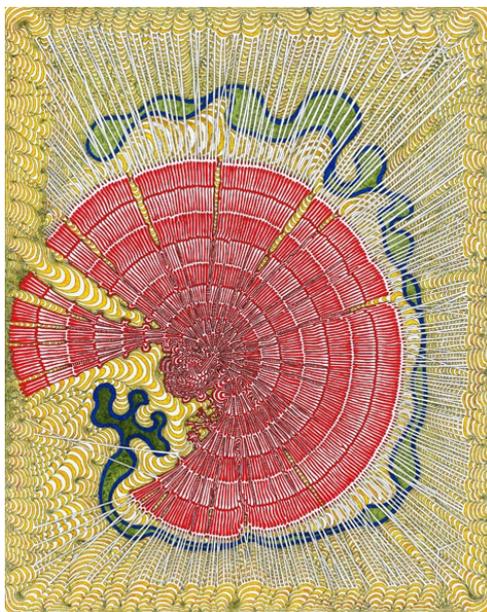


Cristina Vidal dans «Sopro» («Souffle»).
(PHOTO: C. RAYNAUD DE LAGE)

DRAWING NOW
Carreau du Temple, Paris 3^e – Jusqu'au 29 mars

Découvertes et artistes confirmés à Drawing Now

Lumière parfaite, déambulation agréable, format resserré juste ce qu'il faut... Depuis son installation au Carreau du Temple, à Paris, Drawing Now jouit d'un solide capital sympathie. Mais à chaque édition, ce salon du dessin contemporain parvient à l'enrichir un peu plus. *Par Emmanuelle Lequeux*



Daniel Zeller,
Corporeal Imposition,
2013, encre et
acrylique sur papier,
34 x 28 cm.
Courtesy Galerie
Michel Soskine,
Madrid-New York.

— Pas un stand qui ne fasse tache, un harmonieux mélange de tout jeunes artistes et de figures repérées, le tout à des prix pour le souvent doux : le cru 2015 de Drawing Now ne fait pas mentir sa réputation désormais indéboulonnable. « Nous avons fait une cinquantaine de salons différents, et c'est de loin notre préféré, il y a des collectionneurs de dessin comme nulle part, s'enthousiasme la galerie zurichoise Römerapotheke. Ici, le public sait vraiment de quoi il parle, les gens ne sont pas là comme dans les foires américaines à poser des questions stupides, ils ont une mémoire incroyable et peuvent réfléchir un an sur un achat, mais ils achètent ». Son focus sur la Viennoise Eva Grün fait partie des jolies découvertes : de larges dessins, réalisés sur de vieux papiers d'architectes, des cartes anciennes ou des billets d'avion (environ 5 000 euros). Car voilà un des grands plaisirs de la foire : offrir des ensembles importants d'œuvres à travers ces focus, qui autorisent des

accrochages précis, loin de toute tentation « putassière ». À commencer par l'un des rares « solo show », celui de Daniel Zeller à la galerie Michel Soskine (Madrid-New York), qui a cette année préféré Drawing Now à Art Paris Art Fair. Le trait diaboliquement précis de l'artiste dessine des rivières et des cerveaux, des neurones et des déserts (de 3 600 à 12 000 euros). Amoureux du dessin, Michel Soskine participe pour la première fois à la foire, mais ne le regrette pas : « C'est un salon à la qualité grandissante, grâce auquel j'aimerais faire découvrir aux musées européens cet artiste déjà très réputé auprès des Américains ». Autre beau panorama, un ensemble quasi inédit de dessins d'Erik Dietman qu'a sorti Claudine Papillon (Paris) : croquis tirés de ses carnets de voyage en Finlande ou à la Réunion, qui soulignent un ensemble joliment composé autour de Cathryn Boch, lauréate du prix Drawing Now en 2014 (lire *Le Quotidien de l'Art* d'hier). Tout en élégance, le stand voisin de la galerie Lelong (Paris) crée lui aussi de magnifiques dialogues en digressant autour du noir, rouge et blanc. Les abstractions de sang de Rebecca Horn (25 000 euros le diptyque) font écho à une magnifique calligraphie de Motherwell, vendue 40 000 euros. Y a-t-il des clients ici pour de tels prix ? « Les gens ont en tout cas un infini respect pour de telles pièces, nous en mettons toujours, et rien ne dit qu'au fond les possibilités de les vendre soient plus limitées qu'ailleurs, chaque année on sent une plus grande qualité du public, analyse-t-on à la galerie. Bien sûr, nous n'amènerions pas des papiers de Miró, les clients pour ce genre d'œuvres

NOUS AVONS
FAIT UNE
CINQUANTAINÉ
DE SALONS
DIFFÉRENTS, ET
C'EST DE LOIN
NOTRE PRÉFÉRÉ,
IL Y A DES
COLLECTIONNEURS
DE DESSIN
COMME NULLE
PART

/...

FOIRE

PAGE
09

LE QUOTIDIEN DE L'ART | MERCREDI 25 MARS 2015 1100000 799

**DÉCOUVERTES
ET ARTISTES
CONFIRMÉS À
DRAWING NOW**

SUITE DE LA PAGE 08 vont plutôt au Salon du dessin du Palais Brogniard. Mais cela permet de revisiter l'histoire du dessin, et d'asseoir l'accrochage ». La galeriste Aline Vidal est, elle, un peu plus sceptique. « Dès que les prix dépassent 15 000 euros, cela devient plus difficile », concède-t-elle. Ce qui n'a pas empêché son stand de connaître un beau succès dès les premières heures. Porté par sa représentation des Pays-Bas à la Biennale de Venise en mai, herman de vries attire les regards, avec un superbe *Journal de Marrakech*



Erik Dietman, *Sitarane, Saitronge, Fontaine, Le Tongue et toi, 1995*, aquarelle, pastel et colle sur papier, 75 x 58 cm. © Courtesy Galerie Claudine Papillon, Paris.

herman de vries, *Journal de Marrakech*, 2011. Courtesy Galerie Aline Vidal, Paris.

en poétique herbar, à 40 000 euros (pour les bourses les plus modestes, ses œuvres commencent à 1 800 euros). Très remarquables également, les *Journaux de bord* de Stéphane Thidet : des livres anciens qui semblent épuisés par le temps, traversés de failles et de déchirures. Ils ont en fait passé des mois dans le Refuge, cette maison où il pleut, récemment présentée au Palais de Tokyo, et sont partis pour 5 500 euros pièce. Impossible de résumer en quelques lignes la diversité du salon : où s'oppose l'abstraction un peu raide montrée par la galerie Wenger (Zürich) aux chairs à vif des aquarelles de Barthélémy Toguo, les animaux hybrides d'Atta Oko chez Magnin-A (Paris) et les froides aquarelles grises de Nicole Phungrasamee Fein chez Joe (Philadelphie). Où l'étrangeté vert-de-gris d'une Marlène Mocquet chez Laurent Godin (de 3 500 à 5 000 euros) converse avec les inquiétudes aquarellées de gris de Françoise Pétrovitch chez Semiose (à partir de 2 200 euros). Car le salon, réactif comme sait l'être le dessin, n'échappe pas à l'intranquillité de ces temps, comme le rappelle aussi au sous-sol l'exposition consacrée au dessin engagé.

DRAWING NOW, jusqu'au 29 mars, Carreau du Temple, 4, rue Eugène Spuller, 75003 Paris, www.drawingnow.com



G A L E R I E

ERIC DIETMAN

Galerie

Claudine Papillon

Chaque fois que l'on revoit des œuvres d'Eric Dietman (1937-2002), la même évidence s'impose : ce Suédois qui vint en France au début des années 1960 et y fit l'essentiel de son œuvre a été l'un des créateurs les plus féconds de son époque. Parce qu'il ne détestait ni les titres à jeux de mots ni les formes scabreuses, on le tient souvent pour un fantaisiste de la sculpture et des arts graphiques, postdadaïste blagueur. A regarder de près les dessins, aquarelles et pastels que Claudine Papillon expose, on s'aperçoit qu'ils sont tissés d'allusions complexes, que son *Si Gauguin...* évoque autant les essais nucléaires de Mururoa que les vahinés, le monde actuel que les rêves d'Eden de Gauguin. Ses sérigraphies ont l'air de pochades fixées en peu de traits, mais, sous leurs faux airs de croquis comiques, elles racontent l'histoire de l'art moderne. L'exposition révèle aussi le travail que Dietman a réalisé à partir de Polaroid, qu'il soumettait à des manipulations qui rappellent les œuvres d'un autre artiste méconnu en France, Sigmar Polke. Et il suffit qu'une sculpture y préside du haut de son socle pour que ce bref hommage suggère l'étendue des talents de Dietman. C'est une vanité de bronze : une vanité parce que la mort montre souvent ses dents dans cette œuvre où le tragique a la courtoisie de se déguiser en bouffonnerie. ■ PHILIPPE DAGEN

« Pour un dictionnaire, à la lettre M : Marchand d'art, voir diable », Galerie Claudine Papillon, 13, rue Chapon, Paris 3^e. Du mardi au samedi de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 20 décembre.

LE QUOTIDIEN THE ART DAILY NEWS DE L’ART

NUMÉRO 418 / JEUDI 11 JUILLET 2013 / WWW.L

L’OBJET RETROUVE SA CHARGE POÉTIQUE À DUNKERQUE

PAR ROXANA AZIMI

— Pendant que Marseille poursuit son grand raout de capitale européenne de la culture, Dunkerque orchestre sa propre « capitale régionale de la culture ». Derrière les roulements de tambour politiques propres à ce type d’opérations, reste d’indéniables réussites, comme l’exposition « Poétiques d’objet » au Lieu d’Art et Action contemporaine (LAAC) de Dunkerque. Il faut passer outre l’esthétique du site pavé de carreaux blancs rappelant les centres commerciaux des années 1980. Étrangement, cette architecture circulaire, théoriquement impropre aux accrochages, sied à cet événement construit de manière ouverte. Celui-ci offre une plongée ludique et savante dans l’histoire de l’objet manufacturé en explorant les usages qu’en font les artistes depuis les années 1960. Quand une exposition se place comme ici sous les auspices de Francis Ponge, auteur du texte *L’objet c’est la poétique*, elle ne peut qu’être fluide et enchantresse. Quand elle prend les *Events* de George Brecht comme leitmotiv scandant les six séquences de l’accrochage, on la devine récréative.

Pour Marion Daniel, commissaire de l’événement, les objets sont « des lieux de pensée, lieux pour la pensée », ce que Ponge appelait les objets d’affection, « les points d’amarrage » ou, selon Lacan, le lieu d’une

SUITE DU TEXTE DE UNE quête. Plutôt que jouer d’un parcours platement chronologique, la commissaire a opté pour des chapitres plurivoques, si ce n’est équivoques, en abordant les différents modes d’emprise des artistes avec le réel et, en filigrane, la frontière poreuse entre objet et objet d’art. Le monde apparaît comme peuplé à foisons d’objets hétérogènes agencés par Schwitters ou Dieter Roth, d’objets métaphoriques comme le cageot de Franck Scurti et la précieuse cagette en bois marqueté de

**Tout est ouvert.
Tout en revanche
n’est pas toujours
clair, et on
pourra regretter
l’absence de cartels
explicitant
le propos de chaque
salle**

— François Curlet, évoquant Ponge, qui, dans *Le Parti pris des choses*, considérait le cageot - « à mi-chemin de la cage au cachot » - comme « des plus sympathiques ». Autant d’objets que de battements de paupières répond la suite marquée par l’enchantement surréaliste. Le visiteur butine de l’infiniment petit de la boîte à vis, merveilleuse sculpture de poche de Joseph Cornell, à la grande vitrine d’épices de Dieter Roth questionnant sa propre dégradation, en passant par la légèreté séraphique de Rebecca Horn. Place aux « Fétiches et totems » avec des objets à réaction, « Objet de mon affection » de Man Ray, objet à dysfonctionnement symbolique de Jean-Jacques Lebel, âpres objets de prémonition hérissés de pics de Daniel Pommereulle. De ces pièces agressives à l’impossible préhension aux « objets subjectifs » de Francis Ponge destinés à « panser et penser », il n’est qu’un pas. Rien de mieux que l’humour pour « panser ». Il se colore d’un noir grinçant chez Ben ou Erik Dietman, est bordant chez Présence Panchounette avec *L’odeur est une*

forme qui ne se voit pas, croûte représentant un bouquet surplombé d’un diffuseur de senteur. Poétique, l’objet n’en est pas moins politique, avec le porte-manteau de François Curlet, terminé de mousses de micros, aussi muet et passif que son titre : *Abstentionnistes*. Il se fait mordant avec les pilules de Dana Wyse qui brocardent notre volonté d’efficacité et de réussite, en garantissant l’hétérosexualité de notre enfant ou en nous assurant d’être une mère parfaite. Poétique et politique font bon ménage dans cette œuvre de Wolf Vostell, où au lâcher de bombes se substitue une pluie de rouges à lèvres. Le gag, la performance, le jeu de piste et le rébus sont les armes des artistes Fluxus qui refusent conventions et marchandisation. L’objet n’est pas défiant, mais activateur de pensée. « *Tout est possible* », oppose la galaxie Fluxus aux logiques monolithiques, même si aujourd’hui le visiteur n’est guère autorisé à s’asseoir sur les chaises de Brecht. Tout est ouvert. Tout en revanche n’est pas toujours clair, et on pourra regretter l’absence de cartels explicitant le propos de chaque salle. Ce manque didactique est compensé par le catalogue de l’exposition, sérieux, documenté et surtout vif. ■

POÉTIQUE D’OBJETS, jusqu’au 15 septembre, LAAC, Pont Lucien Lefol,

MONTMAJOUR, L'ÎLE AU TRÉSOR DE CHRISTIAN LACROIX

PAR DAMIEN SAUSSET

Prenez une architecture exceptionnelle : l'abbaye de Montmajour, près d'Arles. Prenez également un enfant du pays devenu l'un des couturiers les plus marquant de ces trente dernières années : Christian Lacroix. Invitez le second pour imaginer une exposition dans le premier et vous obtenez un événement à ne pas manquer.

Montmajour est un rêve, presque une ode romantique dédiée à la merveilleuse puissance des ruines sur nos imaginaires. Un trésor s'y cacherait, dit la légende, sans doute le fameux collier de la reine sur lequel se sont bâties tant de fictions. Dans ce lieu marqué par les esprits du passé, le gamin que fut Christian Lacroix s'y forgeait tout un imaginaire qui allait durablement l'habiter. Mais l'actuelle aventure est fort différente et doit tout à Véronique Legrand, administratrice du lieu. Luttant contre une hiérarchie souvent peu encline à lier patrimoine et arts contemporains, elle ne cesse d'imaginer un destin prestigieux à l'abbaye. Au départ, son idée est simple : présenter au sein de l'austère monument les riches collections du Cirva (Centre international de recherche sur le verre et les arts plastiques) de Marseille. « En fait, l'exposition que j'ai imaginée n'est pas uniquement sur le Cirva, raconte Christian Lacroix. Dans mon enfance, Montmajour était un lieu vide, presque abandonné. La question était donc : comment habiter une telle architecture sans la décorer ? J'ai commencé en me plongeant dans l'histoire de Montmajour, en oubliant mes souvenirs. Les documents qui restaient m'ont permis de découvrir des choses incroyables, telles les descriptions de la garde-robe des moines, les menus, la vie quotidienne. Ensuite, il restait à imaginer quels lieux investir. La partie Saint Maur, aujourd'hui interdite au public, se prêtait merveilleusement à l'art contemporain. Malgré l'enthousiasme de Véronique Legrand, ce fut impossible. Dès ce moment, j'ai compris que les pièces du Cirva ne suffisaient pas et qu'il fallait y adjoindre d'autres œuvres. Montmajour se devait de rester assez vide. Habiter les espaces par de la transparence nécessitait d'être un peu chaleureux par moment. Je voulais aussi que les visiteurs lisent immédiatement l'ancienne destination des espaces : une sacristie, un parloir, une église... Cela guidait le choix de certains artistes et m'indiquait quelques principes. Par exemple, je voue une passion pour le musée de la Visitation



Robert Wilson, *Concept 3*, 1994/2003, collection Cirva, Marseille.
Photo : Olivier Amsellem.

à Moulins [Allier], musée possédant des trésors comme cette robe de fiançailles de Marie-Antoinette ou ces habits sacerdotaux faits dans le velours qui tapissait le carrosse d'Henri IV (1553-1610). C'est à en perdre la tête. En plus, ils venaient de faire entrer un ensemble conséquent de nouvelles pièces : les habits trouvés dans les couvents de la Visitation du Sud de la France : Marseille, Aix-en-Provence et Avignon. Certains sont présentés dans la sacristie. Dans l'église, j'ai placé les œuvres en verre de James Lee Byars, Jean-Luc Moulène ou Paul-Armand Gette face à l'imposant escalier de Lang & Bauman. Vous retrouvez aussi des pièces de Pascal Broccolichi ou de Robert Wilson provenant également des collections du Cirva. Plus loin, la peinture, la photographie font leur apparition. Je voulais des respirations dans le parcours, mais aussi des pièces plus saturées, car l'architecture méritait à certains endroits une sorte d'emphase. Les huiles de Traquandi sont exemplaires de cette envie. Le planétarium de Jana Sterbak aussi mais sur un mode plus minimal ». Longuement, Christian Lacroix revient sur ses choix : Erik Dietman, Gaetano Pesce, Giuseppe Penone, Pierre Charpin et tant d'autres. Dans ce déluge de noms, deux émergent : Javier Perez et son *Tempus Fugit* (2004) et surtout Yann Gerstberger, récente découverte à la Galerie Alain Gutharc, qui réalise d'étonnantes « tapisseries » avec des serpillères. ■

MON ÎLE DE MONTMAJOUR PAR CHRISTIAN LACROIX, jusqu'au 3 novembre, route de Fontvieille, 13200 Arles, tél. 04 90 54 64 17, www.montmajour.monuments-nationaux.fr

Erik Dietman - Frère de Dieu

Jusqu'au 28 avr., 11h-19h (sf dim.,
lun.), galerie Claudine Papillon,
13, rue Chapon, 3^e,
01 40 29 07 20. Entrée libre.

TTT C'était un géant et un ogre à la générosité sans bornes : Erik Dietman, né en Suède en 1937, est mort à Paris il y a dix ans. La galerie de Claudine Papillon lui rend hommage avec une exposition d'une grande vivacité, présentant une suite de grands dessins, des installations et des sculptures de verre ou de bronze. On retrouve partout un esprit un peu surréaliste, frondeur, aimant la magie des formes. A l'image, par exemple, de ces rangées de souliers de bronze où se consomment lentement des bougies, comme des reliques surréalistes du quotidien...

lördag 16 juni 2012

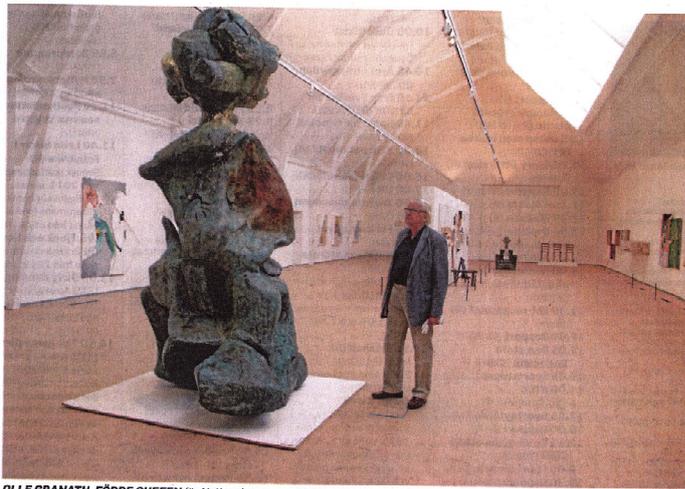
Kultur- och nöjesredaktör Miché

30 | Kultur och nöje



ERIK DIETMANS ÄNKA Claudine Papillon-Dietman var på plats för att se utställningen med egna ögon. Här står hon framför några av de glasskulpturer han gjorde på Cirva i Marseille.

I dag är det vernissage på Vandalorum och det är inte vilken utställning som helst - Värnamobördige konstnären Erik Dietmans varierade verk visas i en fullödig sommarutställning.



OLLE GRANATH, FÖRRE CHEFEN för Nationalmuseum och Moderna museet i Stockholm, var vän med Erik Dietman och har hållit i utställningen. Här står han jämte den gigantiska Hyllning till Asger Jorn som tillhör Moderna museet.

Dietmans verk hemma igen

VÄRNAMO

MÅNGA I VÄRNAMO går dagligen förbi Erik Dietmans skulptur Nalle-Knallarna utanför Värnamo Nyheterens kontor. Nu finns det dock möjlighet att se fler aspekter av en mångfacetterad konstnärskarriär. I dag är det vernissage för Dit man går igen - Vandalorums sommarutställning.

Det är ett oerhört stort privilegium att kunna utföra denna utställning. Erik Dietman hade sin tidiga skolgång i Värnamo även om han var busig och blev relegerad, men han fick ju sedan en hederslegion i Frankrike. Utan Olle Granaths hjälp hade vi inte kunnat utföra den, säger Sven Lundh.

Utställningskommisarie har Olle Granath, före detta chef för Moderna museet i Stockholm, varit. Han tyckte snarare att det var ett privilegium för honom att ha blivit inbjuden för att genomföra Dit man går igen.

- Han är inte lätt att ringa in, säger Olle som var vän med Erik.

Cigarettkskulpturer

En av de stora strömningarna som Erik Dietman tog intress för var fluxusrörelsen som var stor på 60-talet i Europa.

- Som namnet antyder så var de flyktiga och rörliga. Det



LÖPAREN (DALIDA DALI NIET) är en av många målningar från olika perioder som visas på Vandalorum.

finns en historia om Erik när han sitter 1960 i Venedig och röker cigaretter och försöker bygga skulpturer med cigarettaskar. Det blev inget av de skulpturerna, de spreds för vinden. Han börjar med det och sedan slutar det med pjäser som lugn vind kan ändra, säger Olle och pekar på den stora skulpturen Hyllning till Asger Jorn.

Det som var speciellt med Erik Dietman menar Olle Granath var nyfikenheten och experimentlusten som aldrig upphörde.

Genom att han hade den inställningen är det inte lätt att sätta in Dietman i något fack, hans konstnärskap sprutar på ett oerhört intressant sätt.

- Han lät sig aldrig fastna i

någon rörelse. Han hade alltid en historia att berätta med sig själv i centrum, men med hänvisning till det som hände i världen.

Erik Dietman blandade gärna material också. Vissa verk är gjorda i keramik och sten. Ett annat är gjort av röd lera från Verona och inuti finns det en levande bläckint.

- Det var typiskt Erik att blanda det tunga och allvarliga med det lätta och sårbara, säger Olle och fortsätter:

- Humorn var en viktig ingrediens och det har varit saknat i de senaste årens konst. Men han hade även ett bråd-djup i det han gjorde.

Intressant när det gäller Erik Dietmans livsöde är också att

han från början hade tänkt emigrera till USA, men fastnade i Belgien där han blev återstuderad på grund av lösdrivri-lagar. I häktet började han göra konst som han sålde, vilket gjorde att han tjänade pengar för att ta sig till Paris. Väl där lärde han känna andra konstnärer och utvecklades till den stora konstnär han sedan blev.

Änkan glad

Med vid pressvisningen var även Eriks änka Claudine Papillon-Dietman som till vardags driver ett galleri i Paris.

- Jag är väldigt glad över att se hans verk på platsen han växte upp på. Utställningen är väldigt bra, den visar så många aspekter som exempelvis hans collage och glasskulpturer. Det visar hur han valde rätt material till rätt idé, säger Claudine.

I morgon kommer dessutom en skulptur av Erik Dietman att avtäckas på Vandalorum. Skulpturen är en donation av Christina Hamrin och Claudine Papillon-Dietman.

Utställningen varar fram till 19 augusti.



Text och foto: Michael Joelsson 0370-30 06 84 michael.joelsson@varnaryrby.se



LE FUMIOR, eller i rökrummet som den heter på svenska, har en lokal anknytning. Pjäserna är gjutna på Äminne bruk. Rökens som ringlar sig uppåt är gjord på benknotor.

“Les 50 artistes qui font la FIAC”, in *L'Œil*, Novembre 2012

L'œil n° 651, *Les 50 artistes qui font la FIAC*, Novembre 2012

FIAC 2012

1937-2002, Suède

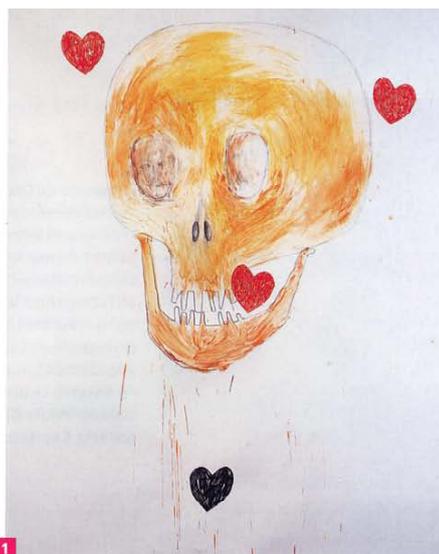
Erik Dietman

Dix ans se sont écoulés depuis la disparition d'Erik Dietman. Pour célébrer cet anniversaire à la hauteur de la truculence, de l'inventivité et de la générosité du personnage, Claudine Papillon a eu la bonne idée de convier tous ses copains et d'autres artistes de la galerie. Une heureuse façon de dire sa présence parce que son œuvre demeure d'une incroyable actualité.

Normal, Dietman était la vie même et il la croquait à pleines dents : il suffit de voir le portrait qu'il a fait de Jean-Olivier Hucloux pour le mesurer. Tout à la fois inquiétant et stupéfiant, drolatique et illuminé, étrange et familier, dans tous les cas bon vivant. ■ **Ph. P.**

→ **Galerie Claudine Papillon**
(stand 0.C43)

1. Erik Dietman, *Roland*, 2000, technique mixte sur papier marouffé sur toile, 200 x 150 cm, courtesy Galerie Claudine Papillon, Paris.



1

ARTS

L'art « Monomental » d'Eric Dietman à la fondation Maeght

Glissements progressifs vers l'abîme avec, avant de toucher le fond, un formidable élan vital. Eric Dietman, à qui la fondation Maeght consacre une grande exposition, n'a cessé d'osciller entre ces deux pôles. « *Il a dialogué durant toute sa vie avec la mort qu'il retournait comme un gant* », selon les mots du commissaire de l'exposition Olivier Kaepfelin. Cet artiste suédois disparu en 2002 fait partie des heureux inclassables. Imprégné de Marcel Duchamp et du mouvement Dada, lié à certains égards aux Nouveaux réalistes, proche de « Fluxus », il ne cesse pourtant de démontrer dans

ses œuvres une totale liberté. Liberté dans la thématique avec sa *Tombe*, d'où émerge une tête et autour de laquelle dansent de petits sujets facétieux. Liberté dans l'humour avec le *Bronzaï césarine*, qui rend un hommage décalé au sculpteur César, ou avec cette géniale *Préfiguration d'un pipe-line lingotique*, qui met en scène une quarantaine de cubes équipés de pipes, un petit peuple de fumeurs version Dietman. Liberté dans les jeux de mots avec ce *Montant*, qui intègre les collections de la Fondation. La pierre est juchée sur un escabeau et semble regarder le village de Saint-Paul où Yves Montand avait coutume de jouer à la pétanque...

L'art « Monomental » d'Eric Dietman ne cesse donc de surprendre et d'interpeller. Lui qui disait « *Pour moi, c'est le monde qui est une sculpture* », a toujours été réfractaire à la convention et aux formes établies. Près de cinquante pièces illustrent ici cet éloge de la singularité. Installations, sculptures de bois, marbre, fer, pierre, bronze, compositions ludiques et également dessins que l'artiste considérait comme de simples « exercices spirituels », une sorte de « jogging quotidien ». Six grands formats qui s'intègrent parfaite-

ment dans ce petit théâtre de l'absurde. Comme cette *Peur de la forme abstraite* dans laquelle, c'est sûr, certains se reconnaîtront.

L'abstraction en Europe : le choix d'un collectionneur allemand

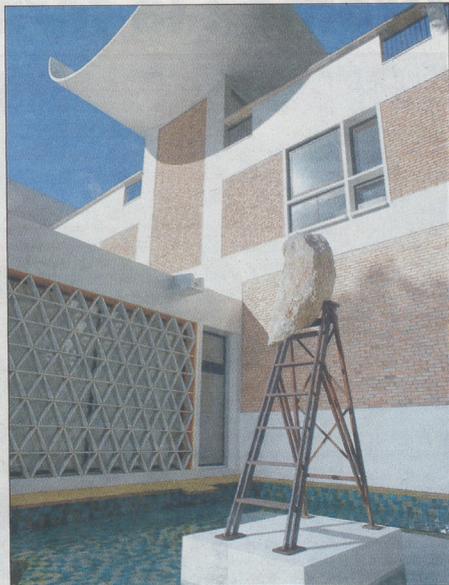
Deuxième exposition de printemps chez Maeght : *L'abstraction en Europe : le choix d'un collectionneur allemand*. On ignore le nom de cet amateur éclairé qui, à l'ouverture de la fondation, en 1964, descendit en stop pour visiter ce musée unique en son genre. Ce fut le coup de cœur ! Aussi est-il naturel que ce lieu soit le premier en France à présenter cette collection privée de grande envergure, constituée au fil de quatre décennies. Des pièces uniques d'une trentaine d'artistes en majorité russes sont ici rassemblées pour illustrer l'abstraction géométrique en Europe et les échanges artistiques entre l'Ouest et l'Est durant la première moitié du XX^e siècle. Des collages de Tatline inspirés de Picasso, des œuvres majeures de Malévitch qui fut le père de l'abstraction en Russie, des peintures de Rodtchenko et de Kandinsky...

NICOLE LAFFONT

Jusqu'au 13 juin. Fondation Maeght, 623 chemin des Gardettes. Tous les jours de 10 à 18 heures.



Laurence d'Arabie.
(Photos Jean-François Rogeboz)



Montant, pierre juchée sur un escabeau, qui semble regarder le village de Saint-Paul où Yves Montand jouait à la pétanque.

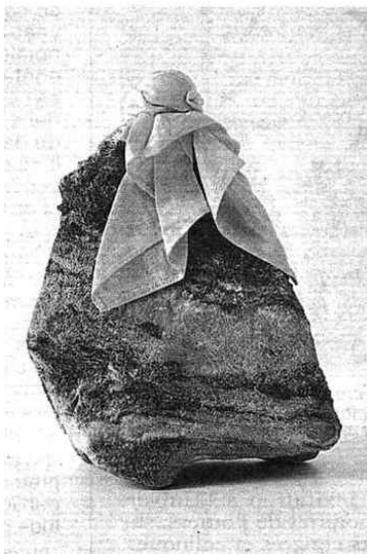
Art > L'abstraction géométrique et le décapant Dietman, un improbable duo

La Fondation **Maeght** présente deux expositions conjointes.

Il est rarement donné de voir pareille collection, d'une telle qualité et surtout cohérence en main privée, présentée sous la simple et sibylline dénomination «*le choix d'un collectionneur allemand*». Jamais sortie d'Allemagne où elle fut seulement montrée trois fois, c'est sa toute première apparition en France où elle est prêtée en exclusivité à la Fondation Maeght. Pièces uniques, 80 œuvres -peintures, dessins et sculptures (auxquelles s'ajoutent des ouvrages rares pour ouvrir aux différents aspects de l'abstraction géométrique en Europe de l'Ouest et de l'Est). C'est un rare témoignage du rayonnement artistique de la première moitié du XX^e siècle.

Face à cet univers construit, cérébral, contrôlé, l'espace consacré à Erik Dietman, à l'occasion de deux donations à la Fondation «*Montand*» et «*Bossuet enfant*», fait contraste. Du côté de Dada et de Duchamp autant que de l'Ulysse de Joyce, le monde n'a pas la même tonalité pour cet objecteur de conscience bohème au propos décapant, en jeux de mots, jeux de rôles, détournements et provocations. Celui que d'aucuns

surnommaient «*l'ogre*» aimait la vie, la bonne cuisine et les vigneron. Ce sensuel, ami de Topor, déjouait les



Erik Dietman, *Laurence d'Arabie*, 1992
photo J.F. Rogeboz

idées reçues, les a priori et, après une période de récupérations et collages, de «*sparadrap*» en effacement (mutation très personnelle des «*objets pansés, objets pensés*»), il déploya à partir des années 80 une ironie poétique au cœur de la présente exposition. Entre mort et humour et, parfois un rien de scatologie qui passe assez inaperçu au bénéfice de l'informe. D'un rien, une pierre, un morceau de tissu, et voici un étonnant «*Laurence d'Arabie*» ou «*Dernière pétanque à Saint-Paul*», une tête de mort, un casque, monument à quelque combat, souvenir des copains... Métaphore d'une vie. Et ce curieux biberon un rien étron en tétine, série du même gabarit pour une place sans arbre ou cet étonnant «*Bossuet enfant*» en bois superbe, lisse, net, tristounet avec son nounours aplati sur le crâne. Avec Dietman, l'œuvre reste ouverte au commentaire, rebondit en jeux de langage, laissant perplexe devant l'ironie qui désarçonne. Un artiste décidément à mieux connaître.

Liliane Tibéri

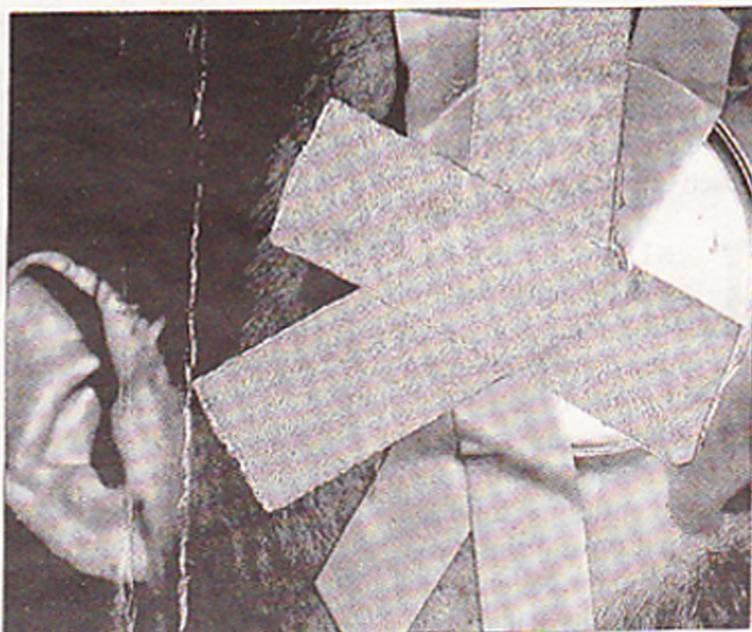
Jusqu'au 13 juin à la Fondation Maeght.

A CLAYETTE

La photo s'invite au collège

galerie d'art contempo-
n ouvre à nouveau ses
tes au collège les Bruyè-
s du 10 novembre au
décembre.

initié par l'association Esox
Lucius de Ligny-en-Brion-
nais, ce projet intercollè-
qui a pour objectif d'orga-
ner des expositions au sein
ne des établissements, en
sa quatrième édition de
s 2010. Il implique, pour
e année, les collèges St-Cyr
Matour et Les Bruyères de
Clayette. Le collège de la
yette, dispose d'un espace
onible et s'est rapidement
osé comme idéal pour ac-
illir les expositions. Pour
e quatrième édition de la
erie d'art au collège, Esox
Lucius a choisi la photogra-
e en rassemblant des ima-
originales d'artistes divers,
çais et étrangers. Par un
ix judicieux, cette exposi-
permettra une approche
a photographie et de ses
rentes applications. Cene



Une œuvre d'Eric Dietman en expo à la galerie d'art du collège.
Photo E. L. (CLP)

sont pas moins de 30 presti-
gieux photographes dont les
œuvres seront exposées. De
très grande qualité cette ani-
mation sera ouverte au public
vendredi 9 décembre de 17 à
19 heures, samedi 10 décem-
bre de 14 à 19 heures et sur
rendez-vous. L'entrée sera li-
bre. Les scolaires de la région
la découvriront avec leurs

professeurs, qui peuvent pren-
dre contact au collège les
Bruyères au 03.85.28.07.63,
ou auprès d'Esox Lucius au
03.85.25.86.56.

ÉRIC LACROIX (CLP)

◆ Vernissage jeudi 10 novem-
bre à 18 heures, suivi à 19 heures
d'une causerie, La photographie
comme fiction avec Philippe
Le Roux, philosophe.



Erik Dietman, *Petit Monument*, 1960
"Little Monument." Sculpture, 33 x 11 cm. Coll. Antoine de Galbert

ERIK DIETMAN

Jönköping (Suède / Sweden) 1937 Paris 2002

Le petit monument est blessé. L'œuvre de forme phallique devient une « poupée », un doigt pansé, pensé, qui renvoie à une intériorité, vulnérable et cachée. Dans les années 1960, Erik Dietman recouvre les objets de sparadrap. Ce bandage ouvre un espace mental et octroie à l'objet une présence vivante. Que lui est-il arrivé ? JZ

The little monument is wounded. This phallic-shaped piece becomes a doll, a bandaged finger, evoking a vulnerable, hidden interiority. During the 1960s Erik Dietman covered objects with surgical tape. This bandage covering the object opens it up to a mental space and thus endows it with a living presence. "What happened to it?"

ÉDITO



par
Fabrice Bousteau

Quand l'art était gratuit

Il y a treize ans, quand j'étais encore un jeune critique, Erik Dietman (1937-2002), un artiste fabuleux né en Suède, mais qui a vécu la majorité de sa vie en France et dont la fondation Maeght va célébrer l'œuvre en mai prochain, me raconta une histoire qui me marquera à vie. À 25 ans, alors qu'il était arrivé depuis quelques mois à Paris, Erik supplia un soir le barman de la Coupole de lui faire crédit de quelques verres pour une fille qu'il voulait séduire quand celui-ci lui répondit: «Pas de problème, le vieux a payé ton ardoise.» Le vieux, c'était Alberto Giacometti, qu'Erik n'avait pourtant jamais rencontré. Giacometti, client fidèle de la brasserie, ayant observé Erik, avait demandé au directeur comment il pouvait aider ce jeune artiste en exigeant que celui-ci n'en sache rien! Cette générosité, ma génération l'a rarement rencontrée. Pourquoi Giacometti et les artistes du milieu du XX^e siècle étaient-ils plus généreux que les artistes d'aujourd'hui? Sans doute parce qu'à l'époque l'art était moins directement associé à une valeur financière, à l'argent. À celui qu'il surnommait Nounours, son dernier chauffeur et homme à tout faire, de son vrai nom Maurice Bressenu, Picasso offrit près d'une centaine d'œuvres, souvent dédiées. Celles-ci devaient être dispersées à Drouot le 9 décembre dernier par les héritiers de Nounours, mais la vente a été suspendue à la demande des héritiers du maître sans que l'on en connaisse la raison, puisque personne ne conteste l'authenticité des dons de Picasso à son chauffeur. Cette affaire intervient peu de temps après que Pierre Le Guennec, un ancien électricien de Picasso, a exhumé un carton conservé pendant près de quarante ans comportant 271 œuvres que lui aurait données l'artiste et qu'il souhaite vendre pour assurer la sécurité financière de son épouse, aujourd'hui malade. Les héritiers Picasso ont, là encore, bloqué la vente, mettant en doute la possibilité d'un tel don. Aujourd'hui rien ne prouve l'une ou l'autre version, mais on a envie de croire à celle de l'électricien, parce que c'est un conte de fées, mais aussi et surtout parce qu'elle rappelle que la création n'a pas de prix, que l'art n'est pas une marchandise comme une autre. Ce qui est sûr, c'est que l'on imagine mal aujourd'hui Jeff Koons offrir à son plombier une de ses œuvres car, vu la cote de l'artiste, cela reviendrait à lui offrir un coffre de lingots d'or!



«La consistance du visible». Vue de l'exposition. (Ph. M. Damage)

Paris

La consistance du visible

Fondation d'entreprise Ricard
10 octobre - 22 novembre 2008

À l'occasion des dix ans de son prix pour l'art contemporain, la fondation Ricard a confié l'exposition des nominés à Nicolas Bourriaud. Par un dispositif théorique ambitieux, ce dernier expose sa vision de l'art d'aujourd'hui, à travers une génération d'artistes français. Deux questions ont été posées aux participants, invités à rendre leur copie dans le catalogue. Première question, fondée sur une notion définie par Pierre Restany : «*Au départ de cette exposition, une rumination sur la notion de geste fondateur, si présente dans l'art des années 1960 : la délimitation d'un territoire esthétique par une action, une prise de position, ou l'annexion d'un territoire. Qu'est-ce qui remplace cela aujourd'hui ?*» Deuxième question : «*Que pensez-vous de la formule de Bernard Lamarche-Vadel qui donne son titre à l'exposition : "Ainsi, ce que nous considérons dans le visible, l'œuvre d'art, doit être avant tout la consistance d'un doute extrême sur la consistance du visible" ?*»

Outre ce double parrainage critique, Bourriaud a mis en place un préambule à l'exposition, à travers quelques œuvres historiques traçant un récit de l'art depuis 1960, et dont

le propos pourrait, à lui seul, mériter une exposition. Raymond Hains, Roman Opalka, Alain Jacquet, Martin Barré, Daniel Buren, Pierre Joseph, Erik Dietman, Bertrand Lavier, Agnès Varda et Édouard Levé sont ainsi rassemblés, comme autant de fétiches, tel «*l'hologramme qui contient en chacune de ses parties la totalité de la forme qu'il présente (2)*».

Le parcours des nominés poursuit cette réflexion sur la délimitation de l'œuvre d'art et de son territoire à l'époque contemporaine. Il s'ouvre sur *What is not visible is not invisible* de Julien Discret. Écrits sur le mur à l'encre invisible, ces mots se révèlent lorsque des spots de lumière noire s'allument sous l'effet d'un détecteur de présence. À côté, la cime d'une montagne apparaît dans un bloc de résine, superbe tentative de représentation de la ligne entre ciel et terre que Léonard de Vinci appelait néant. Dans la vidéo *Horizon moins vingt*, Laurent Tixador et Abraham Poincheval semblent être des archéologues. Des pelles au manche sculpté sont accrochées au mur.

De ces excavations ressortent en fait des interrogations sur notre univers actuel. Le *Film Spatial* de Camille Henrot dessine un portrait de l'architecte utopiste Yona Friedman, par le biais d'un voyage dans l'appartement de ce dernier, dont on entend les commentaires. Comme l'affirme l'artiste, «*l'œuvre d'art fait basculer la matérialité des objets réels et confronte la pensée à son impuissance à saisir la complexité de l'expérience du monde*». Dans *Here we are, let us say yes to our presence together in chaos*, Lili Reynaud-Dewar déplace la performance vers le cabaret. Tandis qu'une vidéo montre une femme en train d'installer des costumes de théâtre sur un paravent, ces mêmes objets apparaissent aux yeux du visi-

teur dans une installation. Gyan Panchal, lui, nous fait douter de la nature de sa pièce *Uoel*, un massif bloc de polystyrène enduit de pétrole odoriférant qui, comme il le souligne, «*pourrait avoir des millions d'années*». Ayant l'allure d'une épave échouée, *Golfingia*, l'œuvre d'Emmanuelle Lainé, n'intrigue pas moins. Faite de lanières en cuir, elle tire son titre du nom d'un ver préhistorique. Un peu plus loin, *The New Picturesque* de Cyprien Gaillard est un chromo romantique dont la surface a été envahie de traces de peinture blanche, intrusion mystérieuse, brutale et douce à la fois.

Du même artiste, des polaroids sont assemblés dans une vitrine. Au centre de l'une de ces *Geographical Analogies*, une cage d'escalier, évoquant un vortex, est entourée d'images de cimetières, prêtes à disparaître sous l'effet du temps.

Enfin, le lauréat du prix, Raphaël Zarka, occupe le fond de la salle. Son travail repose à la fois sur l'univers de la science et celui du skateboard. *Voyage d'hiver* représente ainsi un skatepark abandonné sous la neige, tandis que d'autres photos ont été prises au musée des sciences de Padoue. Des instruments de mesure ont également fait naître *Padova*, sculpture hybride dont on devine à peine la forme. Borges pourrait ainsi conclure cette visite par une phrase que Zarka affectionne : «*C'est presque insulter les formes du monde de penser que nous pouvons inventer quelque chose, ou que nous ayons même besoin d'inventer quoi que ce soit (2)*».

Anaël Pigeal

(1) Nicolas Bourriaud, dans son introduction au catalogue de l'exposition.

(2) Cité par Mathilde Villeneuve dans le texte de présentation de l'exposition dont elle était commissaire, *Raphaël Zarka-Padova*, la Vitrine, 19 mars - 28 avril 2008.

Les inventions ironiques d'Erik Dietman

La galerie Claudine Papillon présente des œuvres de la période 1960 de l'artiste suédois

En 1959 vient à Paris un jeune artiste suédois de 22 ans, Erik Dietman. Il ne connaît personne à son arrivée et, quelques mois plus tard, est déjà proche des futurs inventeurs du nouveau réalisme et de Fluxus. Pour autant, Dietman n'a jamais été membre de ces mouvements. « Deux, c'est déjà une armée », avait-il coutume de dire pour défendre son indépendance, demeurée intacte jusqu'à sa mort, en 2002.

Ses années 1960, auxquelles Claudine Papillon consacre exclusivement son exposition, sont celles des inventions ironiques, des

petits riens destructeurs, des parodies meurtrières. Il réinvente le monochrome et se paie la tête du pop. « Maître du sparadrap », il en recouvre minutieusement toutes sortes d'objets et d'images.

Incertain et flottant

Il fait semblant de les penser, en bon infirmier, mais, en réalité, les métamorphose en fétiches et en énigmes. Tout y passe, emballages et cartons enveloppés avec une précision absurde, photos encadrées ou cachées par l'adhésif rose, peintures et mots masqués. Le sparadrap, que l'on ne soupçonnait pas de tant de quali-

tés artistiques, devient le moyen d'une opération générale d'allègement et de désamarrage du monde, rendu alors incertain et flottant.

Avec le temps, le matériau a gagné une patine rose sombre du plus bel effet. Beauté que Dietman n'aurait pas refusée : car ce néo ou ultradadaïste agit avec un souci constant de l'élégance.

Qu'il conçoive le sac à main en Plexi inutilisable ou son cousin en pain, non moins obstinément fermé, l'incongruité de l'invention va de pair avec un souci d'exécution impeccable. Même grâce dans les minuscules dessins et

écritures, les collages et les déchirures de petit format : pourquoi faire grand quand quelques centimètres d'ironie suffisent ? L'esprit de démonstration et l'argument d'autorité lui sont étrangers. L'exposition doit permettre de prendre la mesure de cet art qui ne s'est jamais pris au sérieux – et n'en est donc que plus enchanteur. ■

PHILIPPE DAGEN

Erik Dietman, Galerie Claudine Papillon, 13, rue Chapon, Paris-3^e.
Tél. : 01-40-29-07-20. Du mardi au samedi, de 14 heures à 19 heures.
Jusqu'au 23 février.

Erik Dietman



Trois ans après la disparition du Suédois Erik Dietman, une exposition rend hommage à l'homme et à l'artiste. Entre toiles et sculptures, le spectateur découvre un univers complexe et loufoque où jeux de langage, objets et matières se rencontrent pour tourner en dérision la réalité et gagner une absolue liberté artistique.

Galerie Claudine Papillon
28 mai 2005 - 23 juill. 2005

► Réagir (Forum)
► Envoyer à un(e) ami(e)
► Imprimer

► Artiste(s)
► Publication(s)

Texte

Par Géraldine Selin

Une infinie poésie émane du surprenant univers d'Erik Dietman, engendré de sculptures, de toiles et de mots dans l'espace. L'artiste réussit à nous séduire par la transposition métaphorique de son interprétation intellectuelle de la réalité. Epicurien et amoureux de la vie, il nourrit son langage pictural de tous les matériaux trouvés au hasard de ses promenades visuelles. Des premières œuvres en bande de gaze ou de sparadrap aux imposantes sculptures en bronze réalisées à la fin de sa vie, tout est réuni dans l'exposition *Erik Dietman en gros*, pour fournir un magnifique panorama de la polyvalence artistique et des prouesses techniques de l'artiste.

Aux côtés d'un portrait photographique du Suédois, voisinent des œuvres des années soixante qui ont fait la renommée de l'artiste : le célèbre *Petit monument* (1960-1961), les sparadraps *C'est elle la plus belle* (1966) — article de magazine détourné présentant la chanteuse Françoise Hardy — ou encore la couverture du *Times* (1964) partiellement dissimulée sous une couche de sparadrap pour ne laisser s'échapper que le nom de la revue. Unis entre eux par ce médium banal, les éléments du quotidien perdent de leur ordinaire pour devenir particuliers. Le geste de l'artiste n'est plus uniquement accompli pour démontrer les qualités plastiques des matériaux de rebus mais pour les engager dans une réalité nouvelle. Erik Dietman met l'accent sur la présence de l'œuvre dans un espace temps particulier et dévoile un silence, sans nul doute réparateur, qui joue le rôle d'intermédiaire entre le trépas et la résurrection des objets dans un monde autre.

A partir du milieu des années soixante, l'« ex-roi du sparadrap » se tourne vers l'étude de mots visuels avec notamment *Food* (1967). Sur une table dressée d'une nappe blanche et de six assiettes, sont incrustés de longs clous pointus pour former le mot « food » (nourriture en anglais). Au lieu de placer des aliments, il préfère les évoquer par un mot lequel, en le lisant, fait appel à notre imagination pour projeter des images de nourriture. En insérant le langage dans ses pièces, Dietman attise la perception intellectuelle des spectateurs ; il laisse ainsi l'invisible s'emparer du réel afin d'en modifier et d'en décupler les sensations. Tout aussi déconcertante, l'installation au sol *Stone of here* (1966), fait trébucher le spectateur sur cette singulière alliance d'une pierre et d'un cadre bariolé de pansements multicolores. Etrange signalisation d'un lieu réel par la pierre, alors que notre esprit se perd aussitôt dans l'ailleurs lointain de l'envoûtante mosaïque.

Dans la salle suivante, Erik Dietman nous emporte encore plus loin dans sa recherche de l'image dans l'image. D'inspiration surréaliste, huit petites sculptures sont harmonieusement disposées sur un large étag en bois. Non seulement l'artiste nous présente des rencontres du verre avec des matières insolites (la céramique, le bronze, le fil de fer...), mais il les dote de titres saisissants : *L'employé de la banque du sperme* (1993-1997) ou la *Vieille peau et cœur d'enfant* (1993-1997). Ces pièces n'en prennent que plus d'ampleur dans leur signification. La première se présente sous la forme d'une grande



La galerie présente des installations et des sculptures d'Erik Dietman, disparu en 2002.

Arts. Une trentaine d'œuvres datées de 1962 à 2002.

Dietman, dans l'esprit

Galerie Claudine Papillon, 13, rue Chapon, 75003.
Jusqu'au 23 juillet. Rens. : 0140290790.

Erik Dietman (1937-2002) ne manquait pas d'humour. Ni d'autodérision. On se souvient notamment de cette affiche, pour son exposition de Beaubourg en 1994, où, sur fond de paysage de sa Suède natale, on le voyait debout sur un caillou, juste habillé d'un short, ventre conséquent en avant, en train de jouer d'une baguette de pain comme d'une flûte. «*Je n'ai pas besoin de qui que ce soit pour me ridiculiser, je sais très bien le faire moi-même*», avait-t-il déclaré un jour. C'est dans ce même registre qu'il avait prévu d'intituler une exposition au Kunstverein de Stuttgart en 1996 «Erik Dietman en gros». Abandonné à l'époque, ce titre est aujourd'hui repris par la galeriste Claudine Papillon (qui fut sa femme) pour cette présentation. Elle regroupe une trentaine d'œuvres datées de 1962 à 2002, dont

de nombreuses jamais montrées, pour rappeler toutes les facettes de l'artiste. On découvre certaines pièces avec du sparadrap, annonciatrices des *Objets pensés*; l'installation *Zéro Food*, en référence au groupe Zéro, composée d'une table avec six assiettes plantées de clous écrivant le mot «food»; des œuvres en verre, en céramique, en bronze; un tableau qui détourne l'affiche de l'exposition «Japon» de Bernard Buffet à la galerie Maurice Garnier pour en faire, par élimination ou changement de lettres, «Jupon», «Alerte au Garni»; et également des dessins («*le dessin, c'est mon jogging quotidien*», disait-il) et des sculptures, à l'exemple de ce tête-à-tête entre deux bêtes, l'une en *readymade* avec cette petite machine à faire du steak haché et l'autre modelée en bronze. L'ensemble, finement choisi, donne une parfaite idée de ce qu'était le bel esprit Dietman. ◀

HENRI-FRANÇOIS DEBAILLEUX



► PARIS

ERIK DIETMAN FERRAILLE CONTRE LES ÉVIDENCES

«Je fais du modelage avec le frère de Dieu», confie joyeusement Erik Dietman, montrant ses toutes dernières sculptures et expliquant les formes aléatoires laissées par la coulure du bronze au sol. Fichées ensuite à la verticale comme un pied de nez au geste pollockien, Dietman habille ces extraordinaires magmas entre excréments et dentelles d'éléments de fer rouillé : chaînes aux maillons énormes, ressorts disproportionnés ou louches percées. Son goût pour l'alliage du métal noble à des éléments de rebut déclenche chez les artisans des fonderies où il travaille des hoquets qui le réjouissent. Dans sa boulimie de sculpter, tout y passe en effet : petits poêles à bois ou chien empaillé coulé en bronze se figent dans la forme très précise d'incroyables agencements.

Parmi l'impressionnant ensemble réuni au Centre culturel suédois, on remarque l'illustration d'un rêve où se matérialise un *Proverbe turc* (ill. Courtesy galerie Claudine Papillon. © J.-F. Lange). Les indésirables sont désignés par des bougies plantées dans leurs chaussures et minutieusement alignées, comme les noms d'une liste noire qu'éclaire le vacillement des flammes. L'univers chaotique et encombré d'Erik Dietman s'explique par une provocation sans relâche des codes et des conventions de la sculpture, par une provocation érigée en véritable mode de vie, en inquiétude permanente. Partout des crânes en bronze sont là, disséminés au fil des salles, telle une ponctuation simple à ces œuvres construites comme des phrases, dont le projet secret, et néanmoins manifeste, semble être, chaque fois un peu plus, de terroriser la mort, en lui expliquant la vie. **ÉRIC TRONCY**
«Erik Dietman», Centre culturel suédois, 11, rue Payenne, 75003 Paris, tél. 01 44 78 80 20, du 10 septembre au 7 novembre.

